

Luc Delfosse

Quand mon coeur fait boum

Roman



éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

Quand mon cœur fait boum

Luc Delfosse

Quand mon cœur fait boum

Roman



COLLECTION CARACTERES MOBILES

Du même auteur

L'homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ? – Nouvelles – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 1999.

La pomme qui n'avait pas été croquée – Roman – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2000.

Le Carrousel de Ludovic – Nouvelles poétiques – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2001.

Diaboline ou la femme de quarante ans – Roman – Éditions Didro, Paris, 2002.

Contes pour adultes et enfants – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2003.

Contes à l'envers – *Contes et Nouvelles* – Éditions Didro, Paris, 2004.

Contes de la Saint-Valentin – Contes et peintures de l'amour – Éditions Didro, Paris, 2005.

À la recherche d'Amal – Conte philosophique – Éditions Didro, Paris, 2006

Paula – Peintures affabulées et Fables pittoresques – Éditions Didro, Paris, 2007.

Hands of the Mona Lisa – Love stories – Éditions Didro, Paris, 2008.

Le Cou Blanc de Lili – Roman – Éditions Didro, Paris 2009.

Elle voulait ressembler à Marilyn – Fable romanesque – Éditions Didro, Paris 2010.

La Caisse des Monuments Hystériques – Roman – Éditions Didro, Paris 2011.

T'es trop belle pour être moche – Fables, Contes, Nouvelles tintinnabulées, Poésie – Éditions Didro, Paris 2012.

Dis ? Tu l'as mis où ton cœur ? – Fables, Contes, Nouvelles, Poésie – Éditions Didro, Paris 2013.

Le passé n'aura duré qu'une minute – Fables, Contes, Nouvelles-Minute, Poésie – Éditions Didro, Paris 2014.

Émilie ou Le Sens de la Désorientation – Fantaisie, Conte, Nouvelle, Poésie – Éditions Didro, Paris 2015.

Les Mémoires d'un Cœur d'Artichaut – Roman – Éditions Didro, Paris 2016

A Russian Love – Novel – Éditions Didro, Paris 2017

The Man Who Had Been Looking For Love, Roman, Éditions Didro, paris 2018.



Édition DIDRO
B.P. 209 – Rue de la Réunion – Villejust
91941 Courtabœuf CEDEX
© Luc Delfosse
ISBN : 978-2-36087-000-4
Dépôt légal : novembre 2019

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

*À Jacqueline, Christian, Philippe,
Pascal, Eva, Bruno, Delphine*

*À cette inconnue, rencontrée un matin, alors que je n'étais
pas à la recherche de l'amour*

QUAND MON CŒUR FAIT BOUM

« Ce livre est simplement un récit personnel, ce n'est pas une histoire prétentieuse ou une dissertation philosophique. C'est la relation de plusieurs années de vagabondages panachés, et son objet est d'aider les lecteurs au repos pendant une heure oisive plutôt que de les affliger avec de la métaphysique ou de les aiguillonner avec de la science. »

Mark Twain

AVERTISSEMENT

« La vie du désir est ce qui fait naître sans arrêt les phrases des romans »
Yannick Haenel

Lectrice, Lecteur, il y a un plaisir infini à voir naître les mots sur l'écran. Parfois ils se cachent, encre sympathique, parfois ils bondissent, impossible de les faire taire. Cependant, je n'écris pas que pour moi, j'écris pour elles, Mesdames, attendez-vous à la pareille. Ici, point de mauvais rêves, un petit conte. Cette histoire est un film où les succès et les échecs se répètent avant le choix d'une fin héroïque ou tragicomique, c'est comme un péplum. Mais, à bien y réfléchir, la vie n'est-elle pas cette suite ininterrompue de Bach ?

Prologue

« *Le baiser est la plus sûre façon de se taire en disant tout* »

Guy de Maupassant

Discoureur, il lui arrivait d'être soul de sa propre voix, entre merle et pinson. Il aurait dû écouter Maupassant : le baiser est un moyen comode de se taire. C'est aussi beaucoup plus agréable que de rester muet comme une carpe, c'est comme boire un petit coup silencieux, une flûte de champagne, où l'on s'enivre de ses lèvres à elle. Seuls les souffles sont perceptibles. Ainsi, s'il parvenait à l'embrasser, ne serait-ce qu'une fois, il lui dirait tout, tout simplement :

- Rencontrer une femme, lui faire la causette, lui chanter une amourrette. Vive l'opérette. Je veux être distingué par la Grande Duchesse de Gerolstein. Qu'elle me donne le sabre de son père, tel un chevalier, n'écoutant que mon amour, je la défendrai, je la cocoonerai. Non, il ne s'agit pas d'un cocorico, parlons plutôt d'un coucou qui veut la rejoindre dans son nid. Je veux que ses yeux me réclament un baiser.

Puisqu'on vous dit qu'il était discoureur !

- Le baiser n'est-il pas délicieux, savoureux, lorsque, après des mots jetés, presque au hasard, ça et là, par le bavard malgré lui, il vient apaiser la soif ? Que mes paroles s'envolent, que ses baisers m'accaparent.

Bon ! Il est temps de le faire taire, de lui clouer le bec et de porter ses poèmes au clou. Parfois, je pense qu'il a un petit vélo dans la tête, il frôle le méli-mélo.

Ah ! Il semble s'être apaisé, il dort d'un sommeil profond dans cet Airbus A380 qui l'emporte vers Melbourne. Profitons-en pour éclairer le lecteur avec une application virtuelle, *la petite liseuse*, peinte par Chardin ou Fragonard.

- Bon, c'est pour bientôt ?
- Voilà, voilà, j'arrive ...

Combien de fois avait-il rêvé du premier baiser d'Émilie? Bien que le chiffre de ses rêves prémonitoires ne soit pas concevable, on peut s'en faire une idée en relisant tout d'abord Émilie (*ou Le sens de la désorientation*), premier livre consacré aux tendres pérégrinations de notre couple potentiel, couple comparable en tous points à ceux qui évoluent dans *Le Songe d'une nuit d'été*. On y observe la même confusion: chaque amoureux finira-t-il par gagner l'élue de son imagination à sa noble cause, celle de l'amour chanté façon troubadour ?

Quatre ans se sont écoulés depuis la publication des amours naissantes et batifoleuses entre deux voyageurs à la recherche de l'autre, non pas envolés, mais pas encore trouvés. Ils se répètent : et si c'était elle ? et si c'était lui ? Tous deux, à leur insu, arpentent la salle des pas perdus dans la même gare parisienne désertée pour cause de droit de rester en retrait. Comprenez qui pourra. Mais l'amour se doit d'être optimiste, naïf, il doit faire abstraction des contingences journalistiques. La preuve ? Aujourd'hui, pour cette nouvelle olympiade, le chiffre des étreintes rêvées ne va faire que croître. Au nombre complexe des baisers perdus dans le premier épisode vont venir s'ajouter et se multiplier des baisers incroyables, celui du chevalier, c'est un vœu. On croquera un baiser éternel, puis une confiture de bisous, un rien d'érotisme, un grain de fantaisie, un vent de folie, enfin viendra le baiser rouge, celui de la passion de la vie.

En somme, il s'agit d'un véritable feu d'artifice que va nous offrir ce nouvel album inédit des aventures d'*Émilie et celui dont le cœur fait boum pour elle*. L'épisode qui va suivre, tant attendu par les amateurs de BV (Baisers Volés) appartient de plein droit à l'Art 9^{ème} ¾.

Je te sais impatient, Lectrice, Lecteur, je sais que tu pourrais considérer ce préambule comme une publicité désordonnée, une feuille de chou ... Mais c'est peut-être une rose dont je voudrais être le jardinier, pas l'esclave. Rappelle-toi, si, parfois, un petit morceau de poésie peut ressembler à un égarement, il peut aussi induire, instruire, une relation forte, intime, entre l'auteur et la douce violence chimérique devenue son égérie. À la lecture d'un livre, l'amour peut surgir. Il faut simplement savoir en tourner, une à une, les pages, feuilleter la beauté de la dame, l'effeuiller peut-être, la séduire. Il faut savoir, il faut croire. Je t'y convie présentement.

Il était donc toujours à la recherche du premier baiser d'Émilie, inconcevable, bientôt trouvé ?, adorable pour sûr, pas volé, éperdu, déniché, dégusté, aimé, perdu puis retrouvé.

Choisir le lieu : dans une chambre introuvable ?

Au risque d'être décrié, nous ne décrivons pas ici et maintenant cette divine caresse mutuelle des lèvres, suivie, espérons-le, par ce petit troc lingual non moins divin, ce cadeau du diable aussi, puisqu'il était prêt à se damner pour les lèvres d'Émilie. Elle lui avait souvent accordé l'une de ses mains, parfois les deux, tour à tour, mais pour l'heure, il attendait encore la naissance de leur baiser initial, baiser d'initiation mutuelle. Que de messages d'abord légers ils échangeraient, lèvres sur lèvres, puis profonds, langues mêlées ! À l'occasion de leur premier baiser, ils pourraient enfin déguster le fruit de la passion, à gogo, harmoniser, à dessein, les couleurs de leurs vies qui se côtoieraient désormais davantage.

Il avait relu la tirade de Cyrano. Un point rose était apparu dans sa tête, sous sa peau d'âne, lancé par un ange féminin, illuminé brillamment par un poète. Roxane allait-elle consentir à ce premier baiser ? *La fleurette a du bon, dit Roxane. Ce soir, dédaignons-la, lui répond Cyrano.* Le demandeur serait-il nerveux au moment du consentement ?

Il scrutait chaque jour, littéralement, le baiser de Hayez, cette union sacrée pour une libération de tous les sens, jusqu'à la désorientation.

Souvent aussi, presque pudique, il revoyait, lors de la scène ultime du film projeté en noir et blanc dans le petit cinéma de quartier de son enfance, cet unique échange, à peine érotique, entre des acteurs hollywoodiens. Entre deux popcorns aussi, trop ému, un jour, en matinée, il avait lâché son ballon rouge lors de l'embrassade des acteurs. Embrasé, et à seule fin de partager sa vive émotion, doucement, il chercha à saisir la main de sa voisine pas prêteuse. Son approche échoua, de peu. Sa partenaire utilisait encore sa main la plus proche pour savourer son esquimau, ce qui semblait la contenter. Il tenta d'attraper la seconde main. Attention, jeu de mains, jeu de vilains. Visiblement, dans le noir, ça n'était pas le sujet du jour. Il n'était pas question de garder sa menotte prisonnière, tout au plus, après la dernière séance, il s'écrivait une main courante pour se plaindre amèrement. Mais, après avoir échangé quelques paroles saintes avec Saint-Bernard, son Saint-Benoît à lui intervint, il se répéta les messages de Spinoza. Se plaindre ? Non, ce serait pleurer, ce serait haïr. Au pire, en rire. Risibles amours ? Jamais elles ne le sont. Comprendre ? Oui, mais comprenez qui pourra. Alors, philosophe, il se dit que, les mains, la bouche, ce serait parties remises, des calendes bretonnes en quelque sorte. Il se demanda cependant pourquoi le froid sucré sur les lèvres de sa petite copine n'avait pas déclenché en elle un désir aussi vif que le sien de communier avec un petit patin sur la glace. Bien sûr, il ne s'agissait pas de monter jusqu'à ce haut degré de température qu'avait ressenti l'héroïne perdue au milieu d'un camp volant militaire américain. Il demandait peu

de choses. Tout au plus, voulait-il profiter du réchauffement de la planète Vénus pour voler un premier baiser. Partie remise, vous-dis-je ! Alors, il crut que les lèvres en feu de la campeuse amoureuse, ça n'existait qu'au cinéma. Il se promit de devenir acteur. Cependant, jamais rebuté par un échec, forcément temporaire, un autre jour, toujours au cinéma, à la suite d'un pari, un petit poutou sur la joue lui avait permis de s'envoler aux côtés de sa Mary Poppins préférée. C'était elle qui l'avait pris par la main. C'était elle qui l'avait embrassé sous et grâce à son parapluie bleu nuit. Comme l'ombrelle, il était enchanté.

On l'aura compris, cette histoire est aussi née dans une salle obscure, où seules des étoiles apportaient une clarté cornélienne au petit garçon. Devenu adulte, en retard d'affection et soupirant pour Émilie, l'auteur a senti le besoin de combler un vide-grenier, de calmer son impatience, stimulante, exaspérante, - c'est selon, cela dépend des jours, de la nuit, avec ou sans lune. Ce comble aménageable est une longue confession, faite bruyamment à celle qu'il aime. Pour les échanges, elle est son âme sœur, pour les aspects religieux de l'amour, sa bonne sœur, pour toujours, son amante, à tous moments, elle lui manque. On ne peut parler ici de confessions rousseauistes, ou même d'une vie contée par George Sand, il s'agit tout simplement d'une déclaration, sa déclaration, puisque seul, il rêve qu'il est dans les bras d'Émilie. Il ne peut être comparé à son héros Cyrano, à qui il emprunte certains traits de caractère, mais, jamais, il n'ajouterait des vers au texte du poète. Lorsqu'il est triste, il se veut simplement philosophe, on l'a dit, - mais qui ne l'est pas ? C'est comme pour la nature, inhumaine ou charitable, on est tous des écologistes, des berlinois, mais tout le monde n'a pas pris la peine de lire le grand livre vert du Bon Dieu.

Enfin, il est souvent frimeur, - pardon, rimeur à bon compte -, voyageur aérien certes, et toujours riposteur du tac au tac. Cyrano fut tout. Il n'est rien.

Il répète souventefois, à qui veut bien l'écouter, comme un leitmotiv tiré par une locomotive (de préférence une Pacific 231, à la croisée d'un continent), qu'un jour il sera un homme riche. Être riche ? Pour ce faire, aller en Amérique ? Vue d'en-haut, c'est grand comme une flaque d'eau. Il était une fois l'Amérique... C'était donc ça la vie. Jamais il ne pourrait entendre à nouveau, pendant 2mn35, cette chanson surgie un été aux Vieux Moulins de Thilay, sur les ondes d'une radio pas libre ? Auprès du petit transistor, il était resté comme un gosse rendu idiot par le rêve, - non, pas idiot, au regard éloigné seulement. Il avait tout tenté pour retrouver, sur la toile infinie, sa chanson sur l'Amérique, comme un premier amour perdu. Dupont de Nemours y avait fait fortune. D'autres en étaient revenus, plus riches que ce même Dupont. Sa fortune à lui, c'était son cœur, son carrousel sur lequel il rêvait de rencontrer son amoureuse à lui. Mon manège à moi, petite tête de piaf, c'est toi Émilie, ma belle colombe. De passage à Nemours, il avait souvent canoté sur le Loing. Comme la cigale, il avait chanté Verlaine: « *Je suis riche de tes beaux yeux* ». Finalement, son Amérique, c'était peut-être Émilie.

Aimer Émilie. Simple désir ? Le désir n'est jamais simple. Aimer Émilie, ça ne peut pas être un projet, c'est un programme en plusieurs phases. Objectif Lune. Mais au fait : On a marché sur la Lune... Ce rêve va donc se réaliser.

Alors, finalement, ci-après, ce sont les pérégrinations du désir que l'on compte et conte, le désir, ce monstre à tête chercheuse, il naît à la croisée des chemins, il se calme avant la tempête, elle fait rage, dans sa tête, dans le corps de tout un qui prend la main à sa chacune. Des souris et des hommes. Justement, pour mieux attirer son joli petit rat, comme le conseille la fable, le galant fait parfois le mort. Mais, bien vite, il doit se résigner à lui écrire, même si elle ne lui répond pas, c'est que l'image de sa belle ranime sa flamme encore plus vite que sous un arc aux matins triomphants, il est prêt à suivre les sentiers de la gloire littéraire, il reprend sa plume au vent, - lequel la lui avait enlevée pour quelques minutes seulement -, puis il narre derechef. Avec sa gentillesse coutumière, cette fois-ci, la deuxième tentative est la bonne, elle lui répond ! Elle lui dit avoir eu une pensée pour lui lors d'une soirée poésie où elle s'est rendue avec sa grand-mère. Comment, dans ces conditions, mettre fin au désir d'elle ? Il ne peut y arriver. À l'impossible nul n'est tenu. Si rien n'est impossible, un matin, tout étonnés, ils se réveilleront dans les bras l'un de l'autre, souls de leurs baisers échangés goulûment toute la nuit.

Flashback

Elle conduisait sa deux-chevaux bleue, de-ci de-là, sur la Route Nationale 7. Elle vint à s'arrêter. Voici ce qu'il lui dit : « quand mon cœur fait boum, il réclame un baiser. »

Pour une fleur de sel sans pareille, un chèvrefeuille rouge, un sucre d'orge inégalé, il se serait damné, elle se serait pâmée ...

Des années plus tard, il sentait encore sa présence. Se rappelant Paul Valéry, il se dit qu'un homme qui renonce à une femme se met dans la position de la comprendre, de lui pardonner. À vrai dire, il n'avait rien à lui pardonner, il l'avait comprise. Elle avait été magnifique, le premier jour, à l'agence, le premier soir, au restaurant, - elle avait bien confisqué, à son profit et à son usage exclusif, la salière, tout le long du repas, mais c'était là péché de gourmandise tout au plus. Elle avait été inoubliable la première nuit, à Saint-Malo. À ses yeux, elle restait uniquement coupable de l'avoir accablé de sa beauté incroyable. Il ne lui restait qu'un coup d'œil. Il fallait accepter. Mais, tout bien réfléchi, tous comptes faits, il ne pouvait renoncer à elle, à aucun prix, même TTC.

PREMIÈRE PARTIE

« L'amour fait monter en moi des sèves et des certitudes si radieuses et si puissantes qu'elles ne finiront jamais. »

Charles de Gaulle

I

Aimer à bout de souffle

Électron libre, il tournait autour d'une femme. Dans son for intérieur, joli proton, Émilie commençait à aimer son électron passionné, mais, à ce jour, ils ne s'étaient jamais vraiment rencontrés seule à seul, ils étaient surveillés par le neutron.

Aimer Émilie était devenue un vrai bonheur à vivre, une mélodie à chanter, un morceau de vie à danser avec elle, une gigue de Bach jouée par Hilary Hahn, une valse minute à choper au passage sans chopper à tout bout de souffle, une invitation de Weber à tourbillonner. C'était splendeur de l'imaginer, c'était félicité de l'écouter longuement au téléphone, ou de l'entendre un court instant. Sa voix était enjouée. Pour jouir de ces moments, il aurait été capable de faire le paon sur Skype pendant des jours entiers, il aurait enduré le supplice de la roue, et, les jours d'hiver, de sa voix enrouée, il lui aurait réclamé à boire. Sur le parvis de la cathédrale, belle Esméralda, arrivée la dernière dans sa vie, quand viendrait son tour, elle ferait l'une de ses admirables roues salvatrices, ultime secours, elle serait vêtue d'un top neutralisant le neutron, gilet de sauvetage, et elle porterait jusqu'à ses lèvres une cuiller de bois, pleine d'eau, l'eau de la résurrection.

Face à elle, revivifié par leur simple rencontre et cette eau bénite qu'elle lui offrait, il n'aurait de cesse qu'elle devînt sienne, Pierre Gringore n'avait qu'à bien se tenir. Bientôt, il se damnerait à la voir danser pour lui une sarabande, invitation à l'amour. Recueillement.

Aimer, chacun de son côté, assis, debout, parfois allongé, à l'autre bout du téléphone est certes prometteur, sentir son souffle ne l'était pas moins pour lui, mais pour aimer, grandeur nature, un coquelicot, sa fleur préférée (déjà Dame Jonquille et Demoiselle Margueritelle montrent leurs jolies têtes à ma fenêtre, je sens poindre la jalousie), pour n'aimer qu'elle, il ne pouvait être idiot, - surtout ne pas rester l'oreille collée à l'écouteur ou trop près de sa radio, pour n'aimer qu'elle, il ne pouvait être idiot, - surtout ne

pas rester l'oreille collée à l'écouteur ou trop près de sa radio, au point d'en avoir l'oreille cassée. Pour l'aimer à bout de souffle (en amour, il ne faisait jamais les choses à moitié), il fallait se connaître mieux, enfin, pour le dire tout net, il fallait se voir. Après moult conversations téléphoniques non préméditées, mais officiellement répertoriées (on en recenserait aujourd'hui au bas mot un millier, peut-être même davantage, - c'était leur façon d'aller à la chasse aux papillons -), il voulut donc la rencontrer, mettre un visage sur cette voix remplie d'une insouciance sérieuse, pleine de joie. Doux Jésus ! Qu'elle demeure en moi, - se surprit-il à prier. Il annonça donc son passage imminent à l'agence *Émilie Voyage*, histoire de faire un contrepoint chanté ensemble, prétextait-il. Émilie n'était pas dupe. Ce serait pour eux l'occasion de tester leurs voix en parallèle, note pour note. Cet accord conclu, il sauta dans sa voiture et mit le cap de bonne espérance sur Versailles. En effet, une princesse habite, soit dans les bois, où elle se cache de façon temporaire, soit à Versailles, non loin du Château. Il prévoyait un contrepoint fleuri. Il fit étape chez un horticulteur courtois de ses amis, *Le Fleuriste Amoureux*.

Il voulait offrir, de son pas galant, un premier bouquet à Émilie. C'est ce qu'il fit. Il atteignit son petit Graal tout mignon tout essoufflé. Aimer la vie à bout de souffle. Comme Marie-Antoinette. Il était sur le point de perdre haleine, ce qui advint quelques instants plus tard, pour tout dire, au chapitre suivant.

II

Aimer à perdre haleine

Ce fut comme un éblouissement. Comment son cœur n'aurait-il pas fait boum ? Il ne parla pas, il devint son propre reporter, à cent reprises il photographia le magnifique sourire d'Émilie. Son cerveau mémorisa instantanément et pour toujours les moindres détails de cette apparition, comme il l'avait fait pour le tableau d'un maître flamant. Il n'eut pas besoin de faire appel aux nuages numériques, sa tête savait où trouver le sourire de sa maîtresse en herbe, dans les nuages de son adolescence, lorsqu'il était à la recherche d'une femme, pour lui avouer, lui crier, silencieusement, « Emma, je vous aime ». Oui, l'aimer. À perdre haleine.

Après la fascination, un second trouble apparut, indéfinissable, puis ce fut la révélation. Derrière la jeune femme assise à son bureau, - elle lui rappelait une liseuse, Fragonard, Renoir, mais il n'aurait su dire laquelle il préférerait -, il lui sembla apercevoir un mûrier sauvage, un arbre de vie. Elle était donc là, la vraie vie, celle que l'on espère, d'abord ici-bas, puis dans les bras d'un ange féminin. Son ardeur se changea en impétuosité, discrète cependant. Est-ce que la liseuse, taiseuse en ce moment, allait devenir la diseuse de sa bonne fortune amoureuse ? Celle de Matisse lui tournait le dos.

Il lui vint une idée, saugrenue. Au diable le raisonnable. En échange d'une cour assidue, il lui réclamerait un simple baiser. Un seul ? Oui, il faut bien commencer par un premier baiser, ne pas affoler la dame, se cantonner au baiser féodal, sur la bouche toutefois. Quoiqu'il arrivât, il resterait son chevalier servant pour les siècles-à-venir. Il pensait que ce serait le plus court chemin vers son âme. Une fois le baiser échangé, ils poursuivraient leur cheminement sur une voie médiévale. Ce point rose sur

le i du verbe aimer, il devait cependant le mériter. D'autres idées se formèrent, ce fut un enchantement, un commencement, un sort négligemment jeté mais impossible à exorciser. Mentalement, il en était déjà au baiser suivant, celui où les langues se mêleraient. Ils abattraient la Tour de Babel. Pour conserver pur leur nectar, leur élixir, ils bâtiraient une tour blanche et une tour d'argent.

III

Aimer à perdre la raison

Notons, avant de poursuivre, qu'aimer à perdre la raison n'est pas la même chose qu'aimer à perdre haleine. Lorsque le médecin des âmes constate une perte de raison, il ne fait pas appel à Descartes, mais à Spinoza. Il ne se moque pas, il ne porte aucun jugement, il essaie de comprendre. Dans le cas d'une perte de raison, le sujet peut être parfaitement calme. Il a cessé sa course folle pour rejoindre sa bienaimée. Seulement, il est tellement bouleversé intérieurement par la contemplation de sa belle, qu'il en reste coi, il ne sait que dire, il ne veut plus partir, surtout ne pas la quitter, elle est son horizon, sa nouvelle saison, sa raison l'abandonne. Voilà.

Elle était toujours face à lui, cette fois-ci, physiquement. Allait-il jouer les jolis cœurs, le baratineur ? Elle se leva, le salua, lui proposa un café puis se mit à lui parler pour de vrai, et, ô divin ravissement, sa voix était la même qu'au téléphone, une perle pour le péché. Mais, en la présente occurrence, les ondes, simplement phoniques, se propageaient avec fluidité. Il n'était pas caché sous les palmiers, il était face à elle, et cette voix était tendre et sonore, elle résonnait doucement à son oreille, il venait de pêcher un joyau. Carmen n'avait qu'à bien se tenir. À propos de palmiers, elle était déjà son oasis. Un jour, ils partiraient vers des îles lointaines, ils choisiraient ensemble un hôtel à ciel ouvert, muni la nuit, d'autant d'étoiles que les cieux les plus capricieux peuvent en contenir, autant dire un multi palace, biplace, pas multiplace. Ils s'aimeraient donc en plein confort. Ils s'aimeraient l'un pour l'autre, pas pour l'environnement, chargé d'apporter uniquement une touche de

dépaysement, la tête légère, ils voulaient voir du pays, ils étaient deux vilains petits canards nés sous le signe de la tortue. J'espère que l'agence à qui j'ai demandé de réserver ce voyage a bien compris quel type de produit, Émilie et moi, rechercherons quand nous serons fin prêts pour le merveilleux voyage de l'amour. Mais les dates du voyage en amoureux ne pouvaient être fixées dès la première rencontre, Émilie n'était pas encore au courant de tout ce que l'esprit de son bouillant prétendant venait d'échafauder en quelques instants, et surtout, elle n'avait pas encore donné son consentement. Ne pas prendre, accepter d'attendre. Cette seconde vague d'idées était peut-être saugrenue, il en convenait. Mais, par contre, il maintenait que l'idée de mériter un premier baiser n'était pas du tout farfelue. C'était la première étape, merveilleuse, de leur liaison dangereuse. 'Dangereuse' n'est peut-être pas l'adjectif approprié, disons plutôt 'risquée' parce que tout amour digne de ce nom comporte sa part de feu brûlant. Mais, il en était sûr, tout finirait bien. Comme dans les contes de fées ou les histoires qui connaissent, une épi-Émilie, un heureux épilogue, une voix off dirait (peut-être celle d'Émilie) : « ils s'aimèrent et échangèrent beaucoup de baisers ». Il en perdrait alors la raison. Doit-on le répéter ? Faut-il le démontrer ?

IV

Ses yeux

« Elle avait des yeux où il faisait si bon vivre que je n'ai jamais su où aller depuis »
Romain Gary

Ses yeux étaient une promesse de l'aube ... Oui, oui, je sais, le jeu de mots est facile. J'ajouterai, encore plus à mon aise : Comme le baiser est une promesse faite à l'oreille...

- Mais, arrêtez-le, il va nous citer tout le répertoire français. En plus, il n'est pas précis, - claironna une voix inconnue.

Agacé, je dois l'admettre, je lui répondis sans attendre :

- Assez, assez, je vous prie. Comment voulez-vous décrire une femme, enfin, la découvrir un peu, sans parler de ses yeux, sans regarder tout au fond de son âme ? Ne nous faut-il pas garder le secret et accepter le mystère. Je voulais m'installer dans les yeux d'Émilie, y prendre pension, payer un loyer à coups de poèmes, comme un peintre échange un repas chaud contre une toile. C'est dire combien ils pouvaient être accueillants, ses yeux. Je désirais y loger mon besoin de tendresse, je l'aurais faite toute petite cette appétence, j'aurais réduit la violence de mon expressionnisme à une simple manifestation pacifique, je voulais simplement me mettre à côté d'elle, à sa fenêtre, ne jamais abaisser les volets, ni tirer les rideaux, contempler les images qu'elle allait chercher je ne sais où, elles se reflétaient dans l'eau, j'en faisais des impressions numériques, en veux-tu, en voilà. Ses yeux, dès le premier instant, ils m'ont raconté une histoire, ils m'ont chanté une barcarole où toutes les passions glissaient comme des notes sur des canaux bordés de lampadaires,

clairs, obscurs, où aucun poète n'aurait l'idée de se pendre. Quelle idée, se pendre, seulement à son cou, et d'en bas, depuis la Terre, faire des vœux dans ses yeux.

La voix, calmée, reprit :

- Je croyais que ce livre était celui des baisers, marqués au fer rouge, pas celui des yeux ...

- Mais, tête d'âne, les yeux sont le plus simple appareil pour réclamer un baiser, pour lire le consentement au baiser, ils économisent les paroles, épargnent la pudeur. Je saurai dans ses yeux quand Émilie me dira oui.

- Comment peux-tu en être si sûr ?

- Toi, pour sûr, tu n'as jamais aimé ! Tu devrais lire Peau d'Âne. Moi, je le sais parce que je l'ai lu cent fois, dans l'un de ses regards, dans une œillade tendre, sur une photographie, j'en ai toute une collection, mais aussi lors d'échanges silencieux que nous eûmes.

La voix crut devoir s'emporter à nouveau :

- Arrête, arrête, pas besoin d'une énumération ! J'ai compris.

Je la foudroyais du regard, cette voix cachée dans la Voie Lactée, elle deviendrait onctueuse:

- L'énumération n'est pas un répertoire, c'est une déclaration, une succession d'enchantements, l'expression de la passion.

- Sous bénéfice d'inventaire ? (derechef, la voix était onctueuse)

- Non, mais les yeux tout grand ouverts dans les ténèbres. Brisons là, veux-tu ?

C'est incroyable comme l'âme damnée de Milou, - car c'était elle -, peut

venir se mêler à un monologue où l'amoureux n'aspire qu'au silence de la nuit pour retrouver son âme plus que sœur. Laissons l'amant achever son chapitre :

- C'est étonnant comme tes yeux brillent, ce soir, mon Émilie.

Elle évoluait toujours à une hauteur vertigineuse, avec candeur, elle était tout simplement lumineuse. Imperceptiblement, elle devenait l'héroïne de ses livres. Elle les remplissait de bonheur, il en était parfois ivre. Il se promit d'être à ses côtés à toute heure, à ses pieds. On l'aura compris, pour ressentir la félicité des cieux, il lui suffisait de regarder au fond des yeux d'Émilie.

V

Rêver sur un clavier numérique

*« Des seigneurs et des princesses
Y'en a plus beaucoup »*
Bourvil

Figure de style, il pouvait enfin mettre un visage sur cette voix longuement écoutée. Plus besoin d'un microphone caché on ne sait où pour épier les changements d'intonation révélateurs ... Désormais, il saurait faire varier à l'infini les portraits de la belle. Si, tout à coup, une douce image d'Émilie apparaissait, rien que pour lui, par exemple à l'angle d'une fenêtre numérique, alors, sans retard, il se recueillait. Il ne cherchait pas à savoir d'où venait ce bug, il en tirait profit, comme un insecte ailé l'aurait

V

Rêver sur un clavier numérique

« *Des seigneurs et des princesses*

Y'en a plus beaucoup »

Bourvil

Figure de style, il pouvait enfin mettre un visage sur cette voix longuement écoutée. Plus besoin d'un microphone caché on ne sait où pour épier les changements d'intonation révélateurs ... Désormais, il saurait faire varier à l'infini les portraits de la belle. Si, tout à coup, une douce image d'Émilie apparaissait, rien que pour lui, par exemple à l'angle d'une fenêtre numérique, alors, sans retard, il se recueillait. Il ne cherchait pas à savoir d'où venait ce bug, il en tirait profit, comme un insecte ailé l'aurait fait d'une fleur. Il n'était ni idolâtre, ni iconoclaste. Cette jolie frimousse le charmait immédiatement. Parfois, elle lui faisait la moue, cette fois sous les palmiers, à coup sûr, l'amour la prendrait elle aussi à son piège. Pour en capter l'essence originale, il lui arrivait même de joindre les mains, il pensait à Marie, à cette Madonna toute de bleu vêtue par Antonello de Messine. Il irait à Palerme. Bientôt, Émilie aurait pour lui le même sourire, indicible.

Chaque jour il lui semblait cueillir une fleur aux parfums complexes. Butiner cette beauté, dès tout de suite ? sans l'avoir longuement admirée ? Non, pas encore, il n'était pas une simple abeille, même si parfois, de ne pas la voir, de ne pas l'entendre, il avait le bourdon, ou plutôt si, il pouvait être une abeille impérieuse, mais une reine, il faut la nourrir, l'abreuver.

Il se réfugiait alors à Notre-Dame, il attendait que le bedeau lui sonnât les cloches ... Assis sur sa chaise de paille, il contemplait seulement son doux visage, exposé comme une toile dans une pinacothèque voisine, près de l'Église Saint-Roch. Il s'en approchait par d'autres chemins, mais il n'osait la toucher. Telle la poupée de Polnareff, elle aurait peut-être fait non, ou comme celle de Brassens, elle aurait crié "Maman". Néanmoins, elle n'était pas poupée de cire, plutôt sirène, le son de sa voix résonnait si fort en lui que pour être au plus près d'elle, il s'était approché de son mât de Cocagne, - sur la hune au-dessus, il apercevait Émilie -, mais il avait aussi pris la précaution de s'attacher à ce mât, pour ne pas céder trop rapidement à son chant. Il ne devait pas aller trop vite en besogne. Il préférait rêver. Un autre jour, il se prenait pour un illustre breton né à Saint-Malo. Avec un accent hugolien par trop prononcé, il clamait : « *Je serai Chateaubriand ou rien* ». Il se voyait partir pour l'Amérique, attaché à la proue d'un navire de pirates. Ou, dans une vie précédente, pour être précis, au XIIIème Siècle, il tentait de devenir moine, - il possédait déjà la tonsure héritée de son père -, il avait même repéré une île du Morbihan portant ce nom. « *L'Île de la Tonsure ?* » Mais non, petit bêta, *L'Île-aux-Moines*, il avait appris que, dans cette île, les jeunes femmes avaient le choix de leur amant, il ne doutait pas du choix d'Émilie, il serait l'heureux élu. Mais l'appel de la forêt foisonnante l'en avait dissuadé. « *Dissuadé d'aller à l'Île-aux-Moines ?* » Mais non, grand benêt, de se faire moine. Déjà Émilie pointait à l'horizon de Naples, pays de fêtes et de réjouissances. Lorsque, pris d'un désir curieux, très probablement racinien, irrésistible, il basculerait le corps de sa promise, si longtemps convoité, sur un grand lit blanc, dans une chambre de l'abandon, de la volte-face, - pas du renoncement -, le repos de la guerrière en rêve, en pleine intimité, renversée, bouleversée, - lui-même maladroit -, ils s'envoleraient aussitôt vers des cieux imaginés pour eux par l'ange qui les avait rapprochés. La séduire ? Oui, mais ne pas lui prendre son temps, lui donner le sien. Avant une telle opération il fallait une entente préalable. À sa grande joie, elle se fit

rapidement, en toute sécurité, sans code écrit, de façon naturelle plutôt que sociale, ce qui confirmait leur connivence. Un frisson de vent juste avant le tremblement de Terre, puis ce serait la sérénité, le bonheur de se percevoir, de se pénétrer, de se posséder, de connaître le corps de l'autre.

En cette guise, le miracle de la voix d'Émilie se renouvelait. Pour l'entendre, il inventait moult prétextes, il allait jusqu'à commander des billets de train ou d'avion pour nulle part. Elle se montrait patiente, guillerette. Avec elle, tous les matins de son monde à lui étaient triomphants. Que serait-ce une fois auprès d'elle ? Il lui suffisait de penser à Émilie pour calmer son agacement face à la multitude agitée. Mais, rapidement, son imagination galopait, telle une jument verte, elle le dévorait si bien que c'était lui l'agité, le perturbé. Dans de tels moments, il lui semblait impossible de contrôler son désir, un désir d'elle immédiat, surgi de son cœur, de son âme, et, pire encore, de son ventre.

VI

Établir un plan d'action
La courtiser, La conquérir, La chérir

Les mois remplis d'émoi réciproque s'étaient envolés avec la rapidité d'une fusée Tesla. Il était déjà à la recherche de ce joli temps presque perdu. Les premiers souvenirs d'une idylle qui deviendra amourette puis histoire d'amour sont ceux que l'on doit, que l'on veut à tout prix conserver. Certains sont effacés par l'éponge de Maître Temps, la faute à la craie, d'autres demeurent à vie, gravés dans la pierre. D'autres encore, archivés dans un disque secret à la tête dure ne resurgissent que si une personne y fait allusion innocemment, ou si une situation rassemble les éléments de la résurrection. Aucune occasion ne s'était encore présentée de caresser le cotillon de cette jolie plante cotylédonée. L'ange espiègle, ci-dessus mentionné, - peut-être un cousin de Lucifer -, l'avait pourtant portée à sa rencontre dans sa prison souterraine, il en avait ouvert les neuf portes. Que circulent les virgules, dans son ergastule, point d'orgasme, seulement le désir d'aimer à distance, désir qui, certes, augmentait avec les battements de son cœur. Il n'en demeurait pas moins que sa liberté de déplacements était entravée. Or, la vie, c'est l'envie, c'est le mouvement. Et puis, contrairement à la fleur choisie par Carmen dans ses noirs cheveux pour Dom José, ce bourgeon né avec le printemps, feuille séminale attirante, semblait lui avoir été négligemment jeté. Il voulait se faire le moissonneur de cette femme, fatale, nouvelle Esméralda. Contrairement à la belle bohémienne, elle ne s'était jamais déclarée. Qu'il aurait aimé s'entendre chanter : « si je t'aime, prends garde à toi. » Il n'avait toujours pas terminé le tour d'honneur de son cachot, mais ses cellules remuaient, jusqu'à le troubler à l'extrême. Tantôt enfiévré, il se laissait balloter par la houle de son océan, tangage et roulis étaient son quotidien. Pour mieux les supporter, il se rappelait le plaisir qu'il ressentait, enfant, à bord des

grands huit, à la Foire du Trône, ou mieux, il s'imaginait que ces turbulences maritimes, ces bouillonnements aériens, reproduisaient sa future intimité avec Émilie, celle de leur couple en amour. Il abandonnerait les grands huit pour ces montagnes russes, pour ces forêts profondes, cette île au trésor que constituaient les charmes réunis d'Émilie, femme lunaire aux yeux marron, irréprouvable attraction.

In-pace, le calme revenu, il jouait, in petto. Il écoutait le son d'un violon tsigane. Il souhaitait, comme dans la chanson de Guy Béart un long emprisonnement dans les bras d'une personne du genre qu'on n'a pas, Émilie, sa convoitée. Jour après jour, il rêvait de la cajoler. Sur les murs de sa geôle, il graverait, à la craie, des petits bâtonnets, - un bâtonnet correspondait à deux minutes trente-cinq de bonheur -, particules symboliques. Leurs meilleurs chromosomes, les plus amoureux, se croiseraient, instinctivement. Prisonnier de lui-même, pour gardienne il choisissait Émilie, détente et détention! C'était risible? Comme un roman de Milan? Il était la proie d'un désir inassouvi. Il cherchait une île du jour d'avant, il entendait l'écho, il lui renvoyait sa supplique: "Oui, elle t'aimera". C'était sa seule prière, sa vraie grammaire, il chantait le gai savoir, il couperait le gui avec une faucille d'or, il offrirait une tige de cette plante sacrée à Émilie, ils s'embrasseraient sous le vert sombre et le rouge éclatant de Noël, puis au gui l'an neuf, ils se prendraient en selfie panoramique, ils se mettraient d'eux-mêmes en boîte. Pour satisfaire tout à fait Émilie, il pourrait se mettre en quatre ou à deux genoux. Enfin, sur simple requête de la belle à l'esprit vif, aux alentours de minuit, il sonnerait les quatre-cents coups. Il la savait sensuelle, il la désirait à cœur, à corps, à cris. À quelques temps de là, il le lui exprimerait, dans une poésie gentiment érotique. Mais, las, il n'avait pas pu attendre plus longtemps, il avait demandé son approbation pour envoi en simple recommandé d'un poème osé à venir. Elle avait consenti, comme une lionne, qui ne se sait pas amoureuse, accepte les premières bagatelles du mâle tenté. Oui, il pouvait lui exprimer son désir, ces bagatelles-là étaient

un jardin rempli de pommes. Il voulait en croquer une avec Émilie, ou même plusieurs. Que leurs lèvres se rapprochassent, ne serait-ce qu'une fois, et il saurait bien la faire se pâmer. Eh bien ! L'auteur ! Faut-il te rappeler à l'ordre ? Oui, mais pas tout de suite, pas trop vite, seulement après que vous m'aurez laissé mettre sa toilette et ses cheveux en désordre.

Ensemble, ils joueraient au jeu de la marguerite. Pour chaque petit moment piqué en douce, lorsqu'il aurait, modestement, mais suffisamment démontré son ardeur, lorsque sa flamme la réchaufferait, elle lui offrirait un pétale. Chaque pétale représentait un sourire. Cela signifiait qu'elle acceptait son hommage du jour. Elle le récompenserait par une promesse. Un jour peut-être, ou bien ce serait une nuit, elle serait sienne. Le jeu consistait à cumuler les sourires, à constituer une cagnotte. Si, par son amour, sans cesse révélé, entretenu, grossi, comme une rivière devenue torrent, il parvenait à obtenir cent pétales, 100% de la fleur en somme, elle lui offrirait son cœur. Puisque les pétales ne la défendaient plus, puisqu'elle les lui aurait enfin tous donnés, elle lui apparaîtrait nue. C'était un beau symbole. Ce jour-là, cette nuit-là, Émilie serait à lui, elle serait enfin dévêtue, comme dans ses rêves les plus fous. Émilie avait promis. Elle était son eau vive, son eau fraîche, alors, une fois, dans leur intimité il l'avait appelé Cruchette. Elle avait aimé. Il s'y abreuvait depuis lors.

VII

Concocter un premier dîner amoureux

Elle finit par accepter une invitation à dîner. C'était un vrai régal d'être avec elle autour d'une table de jeu où la boule blanche de la roulette ne s'arrête que pour satisfaire la paire qu'ils forment, elle vêtue de rouge, lui costume noir habillé. Au moment de se quitter, dans le hall de l'hôtel, ce fut le concierge qui les photographia. Noël approchait, il ne manquait que le gui. Il surprit une douce pression. C'était Émilie, serrée contre lui, elle profitait de l'occasion pour lui donner, discrètement, pour la première fois, sa main. C'était une confiance inattendue. Paris venait de les prendre dans ses bras. C'est à boire qu'il nous faut, - lui suggéra-t-il. Ils retournèrent vers le bar proche de l'entrée. Toutes les conditions semblaient réunies, pour un premier baiser, furtif, comme une larme échappée. Il pensa qu'ils pouvaient, en cachette, subrepticement, non pas s'embrasser à l'éperdue, mais se dire leur désir le temps d'une étincelle. Eh ! oui, ils souhaitaient un abandon à l'ivresse d'un soir. Il leur fallait tout de go réserver une chambre. Quoi de plus enivrant que de se décider, à deux, sans préméditation, à franchir, cette soirée, le pas de la grande porte, de s'aimer sur *La Marche Turque*? Malgré la douce euphorie qui aurait pu leur faire précipiter la chose, ils sentaient que cette nuit-là ne serait pas tumultueuse, ils n'avançaient pas masqués, les insolents plaisirs dont avait rêvés Emma Bovary devaient être reportés, encore attendus. Pourquoi ? Ils n'auraient su le dire. Mais c'était ainsi. D'ailleurs, bien qu'ils les aimassent tous deux, ils n'avaient pas besoin de mots ce soir-là. Ils avaient une double connivence, celle des paroles et celle des regards,

place au silence, au sourire d'Émilie. Cette fois, ce seraient les yeux qui les guideraient. Ils eurent beaucoup de mal à se quitter. La tristesse pour elle, déjà la nostalgie pour lui. Il vit le taxi s'éloigner. Il rentra à pied. Bien sûr, ça n'était qu'un au-revoir, rien de comparable aux adieux de Tite et Bérénice, mais il eût été doux de laisser leurs corps poursuivre la griserie de cette soirée à deux. Qui sait, se dit-il, cette distance acceptée après cette dînée partagée allait-elle décupler leur désir ?

Il ne se trompait pas. À quelques temps de là, partie en voyage à Naples, il était onze heures et quinze minutes du matin, heure de sa naissance, la pendule faisait tic-tac-tic-tic, il était justement en train d'écrire à sa bientôt promise, lorsque, une alerte retentit sur son iWatch. C'était Émilie, qui, depuis le ferry l'emmenant à Procida, lui envoyait un Sms. Avant qu'il eût eu le temps de consulter le message, son cœur avait fait un bond, il l'avait prévenu, remis en prison. Comme dans une chanson de Bécaud, lui aussi, là sur son cœur, il avait une fleur d'églantine qui porte bonheur. Émilie, c'était sa Colombine. Et son cœur faisait boum. Forcément c'était l'amour qui sommeillait, se réveillait. Il écouta le fou chantant chanter. Il voulait, dès son retour, emmener Émilie au music-hall, à New York. Il décida de ne pas remettre son cœur en cage puisque sa presque amante venait de lui donner un nouveau gage. Oui, décidément, ni l'un ni l'autre n'étaient sages. Il pouvait maintenant se détacher de son mât de Cocagne, inviter Émilie auprès de son arbre, bivouaquer à deux, gâter sa maîtresse imminente de moult friandises et lui voler un premier baiser.

VIII

À quand le premier baiser ?

Un premier baiser ? Mais c'est une obsession ... Oui, l'auteur l'admet. Mais, on l'a vu, il ne va pas tout précipiter. Il est un plaisir délicieux en amour, et c'est l'attente, quand on sait qu'elle sera couronnée de succès. Ceci étant dit, et clarifié, il se réjouissait des encouragements d'Émilie, il en jubilait par moments, cela lui donnait des ailes, celles de l'ange légendaire. Aussi se plut-il à écrire souvent, et même davantage, à l'élue du désir. Elle se montrait favorable, ouverte, amusée, intriguée. Elle lui accordait des points supplémentaires, pour un oui, pour un non, pour ses attentions, ses envolées lyriques, ses coquines allusions. Ma foi, le respect n'empêche pas l'attirance. Même loup et louve, pas de marbre. Les poèmes se succédèrent. Émilie les commentait, en réclamait d'autres. Elle répondait à ses vers, à ses stances, par des fantaisies qui le comblaient. Elle avait des mots pétillants. Elle confirmait vouloir être sa Cruchette. Alors, une idée germa. Il continuerait sa cour obstinée à Émilie, il la poursuivrait de ses assiduités. Ils étaient convenus de ce qui suit : il se bornerait, dans un premier temps, à l'amour courtois, aussi longtemps qu'elle le souhaiterait. Mais, le moment venu, cette cour trouverait sa juste récompense. Ils procéderaient par étapes, un vrai tour du monde fut planifié. D'abord virtuel, ce plan prendrait forme, ils ne tarderaient pas à s'offrir un week-end en amoureux. Si, d'aventure, ils se perdaient de vue, si les vies trépidantes qu'ils menaient repoussaient l'échéance d'un premier main dans la main, il lui chanterait « J'ai ta main dans ma main, je joue avec tes doigts » sur une musique de Charles Trenet, si un délicieux tête-à-tête était ajourné, il enchaînerait les paroles du poète que l'on ne peut décourager « *J'ai tes yeux dans mes yeux, et partout, l'on ne voit que la nuit, belle nuit* », pour sûr, leur idylle finirait par des chansons, bref, les lecteurs et les lectrices du magazine ELLE l'auront compris,

par ce court édito, toute remise à demain de leur union physique ne pourrait dépasser les limites irraisonnables qu'ils s'étaient déjà imposées.

Patienter pour mieux aimer, pour aimer plus, après. Oui, mais voilà, comment patienter quand la belle est si belle, quand le printemps est là ? Comment s'y prendre quand l'un est dans l'avion et l'autre à son clavier, et inversement ? Cela lui rappelait cette histoire où un petit oiseau, un petit poisson, s'aimaient d'amour tendre. Oui, mais comment s'y prendre, disait la chanson, quand on est en l'air, quand on est dans l'eau ? Eh ! bien, la solution est dans la fiction. La littérature, c'est la vie, Madame Bovary, c'est le désir d'amour, de sexe aussi. Emma avait raison, ce sont les autres, ânes bâtés, qui n'ont rien compris. Même Jean Ferrat était d'accord « *il n'y a rien de plus normal que de vouloir vivre sa vie.* »

On n'allait pas en faire toute une montagne. Alors, il lui fallait écrire à Émilie, non pas souvent, comme il l'avait fait jusque-là, mais tous les jours. Cette histoire qu'ils allaient vivre, qu'ils partageaient déjà, il en avait deviné les prémices. Maintenant, il devait l'imaginer dans son intégralité. Puisqu'il la voulait nue dans ses bras, il le lui avouerait. Elle lui chanterait alors « *Déshabillez-moi* », il répondrait « *mais pas trop vite* ». Submergée par leur double émotion d'une commune mesure, elle finirait par dire oui à ce qui n'était pas un caprice mais une soif d'aventure à deux, entre un homme et une femme, aux paroles et aux approches respectives somme toute simples. C'étaient une longue histoire, leurs voix avaient facilité leurs premiers contacts, elles s'étaient parlé tout haut puis tout bas, vive le téléphone, alors leurs cœurs devaient y croire. Femme mystérieuse et aux secrets bien gardés, Émilie le fascinait maintenant. Il se promettait de l'aimer comme jamais auparavant il n'avait osé. « *Je vais t'aimer comme on ne t'a jamais aimée* » avait hurlé Sardou. Puisqu'il la désirait, il se sentait capable d'être pour elle un nouveau marquis de Sade, obsédé par le plaisir qu'ils se donneraient. Enfin, s'il fallait

convaincre en usant de logique esthétique, il aurait recours à un syllogisme inhabituel, deux jolies prémisses la surprendraient. Alors, en guise de conclusion, Émilie accepterait un baiser, - le premier -, ce serait une confiance nouvelle, faite sur ses lèvres plutôt qu'à son oreille, ce serait une conclusion inhabituelle, non écrite, formulée sans mot dire, un commencement, un début de promesse. Elle pourrait penser, avec force, avec l'énergie de l'espoir, que l'aventure proposée par son fou chantant serait extraordinaire, comme un jardin des Hespérides aux pommes surabondantes. Il écrirait, écrirait, son clavier ne se tempérerait plus. Il connecta son iPhone1685 à son enceinte JBL1932 pour écouter Bach, c'était Glenn Gould qui jouait. Avec Bach, la sérénité revint. Son cœur, cependant, ferait bientôt boum comme avant, il n'avait aucun moyen de le déboumiser, il ne le souhaitait pas non plus. Patience, patience. Mais je m'aperçois qu'il est nécessaire de détailler la fiction, au sens où l'entend notre amoureux. Dans quelle direction allait-il s'aventurer ? Allait-il la développer en tous sens, avec tous ses sens ? Si toutes les fictions sont bonnes à dire, elles ne sont pas toutes identiques, elles ne sont pas toutes solutions. Sans tout dévoiler, si la femme doit conserver quelques vêtements aussi longtemps qu'elle et son amant peuvent retarder leur union physique, disons que l'amoureux d'Émilie allait lui décrire, en avant-première la progression de leur amour, sa construction. Oui, pour sa Milie, comme il l'appelait, pour sa Cruchette, il se montrerait prolix et patient, leur idylle commencerait justement à Milly-la-Forêt, dans le Gâtinais. Ils iraient visiter la Maison de Jean Cocteau, le poète qui voulait courir plus vite que la beauté, il emmènerait Émilie faire un tour de barque sur l'École, la rivière réservée aux femmes. Et si ça n'était pas à Milly-la-Forêt, ce serait ailleurs, de préférence n'importe où.

Si un homme aime une femme, comme le chantait Percy Sledge dans mon enfance, il ne voit qu'elle, elle accapare son esprit, il est même capable d'aller dormir dans sa voiture ou dehors sous la pluie,

les essuie-glace ou les larmes ne sont d'aucune utilité, les yeux amoureux ne voient plus. Mais, c'est tant mieux car si un être perd ses rêves, alors je crie « danger ». En effet, le plus vieux rêve de l'humanité n'a jamais été de marcher sur la Lune, mais de pouvoir aimer, aimer à perdre souffle et âme.

IX

Libre d'aimer, chapitre minute

Libre d'aimer, donc ! Écoutons René Char,

« Je partage ton mystère mais je ne veux pas connaître ton secret.

À tous les repas pris en commun nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide mais le couvert est mis.

IX

Libre d'aimer, chapitre minute

Libre d'aimer, donc ! Écoutons René Char,

« Je partage ton mystère mais je ne veux pas connaître ton secret.

À tous les repas pris en commun nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide mais le couvert est mis.

Nous vivons avec quelques arpents de passé, les gais mensonges du présent et la cascade furieuse de l'avenir. »

Les poètes ont-ils disparu ? Faut-il vraiment que les gens d'armes les chassent ? On ne peut pas laisser les moustaches mettre au trou les chanteurs fous, les vagabonds, les marchands de bonheur. Qu'ils chantent soir et matin ! Le compte n'est pas bon. Aux siècles précédents, des hommes de bonne volonté ont apporté la liberté. Aujourd'hui, d'autres hommes, de nature différente, à défaut de nous mettre en cage, veulent reprendre cette liberté. Eh bien ! Moi, je veux être libre d'aimer Émilie.

Folle plainte, me direz-vous . Complainte inutile ? Il prit un billet pour Londres et se rendit à l'Abbaye de Westminster. *Le Coin des Poètes* l'attendait. Sur une pierre isolée, il lut quelques mots qu'il prit pour un message. Les amoureux de la poésie à deux étaient invités à visiter un pays inconnu.

X

Le point de vue de l'auteur

Quant à l'auteur, il n'en est pas à sa première histoire d'amour. En amont, les mauvaises langues diront que parler d'amour ça fait passer le temps. Lui, il dirait plutôt que la vie, sans l'amour, ça ne passe pas. Il s'ennuie sans elle. Son histoire n'est pas une histoire comme on en voit tous les jours, ça n'est pas une historiette d'amour à l'eau de rose, c'est la recherche d'une valse à mille temps, à en perdre tous les points de vue, c'est l'élimination des contretemps, c'est entrer dans la danse, éviter les contredanses, les gens en armes, faire refluer les larmes, excepté une larme de joie, furtive. Bref, il y a belle lurette que notre amoureux, équipé de ses lunettes à large spectre attendait son Émilie, au coin d'un joli bois, pour être précis, à Émilie-L'appel-de-la-Forêt. Il lisait les saintes écritures de Benoît diffusées une fois par an sur radio Nursie, le dimanche de Pâques, entre sept heures et onze heures quinze. Il n'écoutait plus les nouvelles. Après moult pérégrinations, et avant l'arrivée d'Émilie, il ne croyait plus à rien, il ne voulait plus perdre son temps. Maintenant, pour une meilleure compréhension de leur communion, grâce à une rapide analepse, nous allons essayer d'éclairer le passé tortueux, - tortueux pris au sens étymologique -, de nos deux personnages, Émilie Jolie et son lion amoureux, pris au piège, mais cousin chanceux du lion de la fable. Le soupirant a décidé d'abandonner le rôle du lièvre distancé par la tortue. Cette résolution est d'autant plus légitime que, sans se prendre pour Achille, le paradoxe de Zénon a été résolu dans les temps modernes par les mathématiques. L'amoureux pourra donc rejoindre l'amoureuse. C'est une démarche psychologique originale, nous te l'accordons lecteur. Elle tend simplement à mettre fin à l'attente désespérée de l'amour partagé, et à réunir au plus vite ceux qui s'aiment, - on ne sait toujours pas quand cependant. Après sa convalescence amoureuse,

le retour sur Terre et à la santé mentale de notre félin du type panthère rose devrait se faire sans encombres, à bord d'une navette empruntée au SAMU de l'espace. Heureux comme ces cosmonautes qui ont fait un beau voyage et ont contemplé d'en-haut la planète bleue. Ce retour à la vie est, en fait, une approche différente de la maladie d'amour incubée. On souhaite donc un prompt rétablissement à notre héros ragillard et assouvi de bande dessinée.

XI

Mise en pratique : Mission Impossible, Mode d'emploi

Un beau matin, il reçut du Ciel un lien. Venait-il de Saint-Pierre? C'était un lien du type *cassette*, qu'il devait écouter rapidement et consciencieusement car elle s'autodétruirait à la fin de la bande sonore qui accompagnait le lien. Sa mission amoureuse était, pour la première fois, explicitée par un serviteur dévoué d'Apollon prénommé Apollinaire. Elle s'inspirait à la fois des douze travaux d'Hercule, de l'Odyssée d'Ulysse et des aventures dans le désert de l'Amour, entre Chine et Russie, d'Ethelbert le Coyote. Seul Sisyphe et son gros caillou avaient été exclus du jeu par Apollinaire pris par la relecture de ses épreuves d'Alcools au moment du tournage, ce qui était bon signe. Cassette casse-tête, sa mission impossible devenait réalisable. Il mit sa casquette de course à pied pour se préparer à jouer les coyotes Ethelbert sur le plus long marathon qu'il eût jamais couru. Il lui fallait aller vite sans excès de vitesse.

Après les avoir gravés dans son cortex virtuel, il revisita les détails de sa mission. Il finit par conclure que ses affinités romanesques, voire, par moments, rocambolesques, se rapprochaient de celles notre ami Vil Coyote, plus que d'Hercule ou d'Ulysse. Il compara donc son récit-avenir de voyage, sa noble tentative de séduction aux expérimentations à la dure, désespérées, le plus souvent désespérantes d'Ethelbert. En fait, le Coyote n'est ni civil ni si vile, il ne veut pas le manger le gros coucou qui court vite, il l'aime, un point c'est tout, la preuve, ils finiront par prendre une bière ensemble. Suivant cet exemple, Émilie et son galant arrêtaient à intervalles réguliers leur suractivité professionnelle réciproque pour prendre chacun, mais ensemble, une flûte de vin de Champagne.

Il serait convenu, qu'un jour, le champagne aurait un effet magique et qu'ils échangent, de façon simple et naturelle, un baiser, le premier, - nous en avons déjà longuement débattu : à quand le premier baiser ?

Il ne ménageait pas ses efforts. En réalité, dans ses contes à l'envers, on ne pouvait parler d'effort à son endroit, tant chercher à lui plaire était pour lui devenu un jeu passionnant. Justement, dans son jeu intellectuel de la bagatelle, il lui faisait un grand nombre d'avances respectueuses, jamais ambiguës cependant, il lui déclarait tout de go qu'il ambitionnait de devenir son amant, dans son théâtre. Comme dans la chanson, son manège à lui, son carrousel, c'était elle. On ne pouvait l'accuser de velléité dans sa démarche non chaloupée, il n'y avait aucune musique comparable à celle qui accompagne la Panthère Rose.

Il pensa se déguiser en véciciste, se faire aimer par des correspondances du type de celles inventées par Rimbaud, à chaque voyelle une couleur, à chaque mot forgé pour elle, faire surgir la grenouille verte, magique, faire jaillir un parfum.

Depuis le début de leur escapade vers le pays de l'amour, ce mât de cocagne situé on ne sait où, ensemble en esprit, en accord, en âme, mais toujours séparés de corps à ce jour, il avait accepté le jeu, les deux amoureux étaient tacitement convenus, on l'aura aisément compris, puis avaient expressément admis que rien ne se ferait à la va-vite, au mal fait. Un jour, Émilie, devant l'empressement de son galant impatient de la connaître, avait prononcé le sermon de la fleur à sa façon. Elle lui signifiait peut-être par-là que son amour à elle était inexprimable. Ainsi, il irait bien au-delà des mots. Ce fut une grande leçon, l'enseignement du nénéphar. Sans se prendre pour *Foudre Bénie*, il eut une vision. Émilie devint pour lui le lys dans une avalanche romanesque, pas dans une vallée romantique.

Dès lors, pour communiquer entre eux, ils utilisaient souvent des bipbips téléphoniques, suivis de paroles de piafs telles que “ *Non, rien de rien, Non je ne t’ai pas bipé(e), je voulais seulement te télé-bécoter* ”. En fait, ils se couraient littéralement l’un après l’autre, l’une devant l’autre. C’étaient des poursuites, avec ou sans fin, jamais banales, onc triviales, des abus de vers et de verres non dangereux puisés sans retenue dans des livres anciens, à la source des *Alcools* les plus vieillis dans des fûts centenaires. Bien sûr, ils marquaient des temps d’arrêt, puis de nouveaux départs, à vos marques, prêts, partez, vroum, vroum, vroum. Et, avec effet, ils repartaient, de plus belle, se faisaient de nouvelles réparties avant la surprise finale qu’ils se réservaient mutuellement. Courir trop vite ne les aurait pas servis, ils erraient tous deux entre lièvres et tortues, tout coureur a son talon d’Achille. Ils cherchaient une île où débarquer, lui un peu plus lièvre qu’elle tout de même. Un jour, il se déguisa en roi et cria à qui voulait bien l’entendre : “ *Émilie, Émilie, mon royaume pour Émilie* ”. Immédiatement, bien qu’il n’eût aucun royaume à troquer si ce ne fût, peut-être, un jour viendrait, sa petite place hypothétique au Royaume des Cieux, de fausses princesses se présentèrent aux portes de son palais, elles tentèrent par tous les moyens de chausser les souliers de vair d’Émilie, de dépit, bien obligées, et à regret, elles proposèrent leurs lèvres, il refusa le baiser. Il s’était bien promis de le garder pour sa vraie princesse. Un jour, après un petit silence qu’il observait pour laisser la belle reposer, pour ne pas la lasser, Émilie sortit de sa réserve et conclut leur conversation téléphonique par : « C’est si bon de vous parler à nouveau, nos bavardages me manquaient ... » Est-ce qu’un homme peut recevoir plus belle promesse ? Le chemin était peut-être le bon, qui sait ?, il n’était pas dépourvu d’attraits, la preuve, Émilie lui réclamait des mots, des paroles, des paroles, chantées par Dalida. Il devait livrer des combats contre lui-même, contre les divinités de l’Amour. Face au dieu Apollon, il lui fallait éviter la flèche fatale. Il en avait pris le pari. Mais une seule confidence aimante d’Émilie lui permettait d’affronter tous les obstacles sur son Pégase.

Cependant, après tant d'essais philosophico-poétiques non transformés, sans bonus offensif, un orage le surprit en sa tête. Par chance, il ventait, en outre il aimait marcher sous la pluie. Quand il le ferait, sous le parapluie d'Émilie, à Saint-Malo, il serait comblé. Un éclair rendit lumineuse l'une de ses idées obscures. L'esprit élastique, il tenterait le grand saut, adieu bricolage, il se déguisa en OVNI, - bipera bien qui bipera le dernier, se dit-il. Une fois revenu de l'espace, il parviendrait certainement à pousser son Émilie sur l'escarpolette où ses jupes s'envoleraient.

Bien sûr, il lui faudrait éviter bien des écueils, les icebergs à la dérive et les volcans en éruption-ébullition sans interruption. Nous ne céderons pas à la tentation des longues descriptions, Balzac avait ses raisons, Jules Verne avait les siennes. Écoutons plutôt la voix de la sagesse, celle des pirates, o tempo o mores. Ils représentaient, expliquaient, justifiaient. Cela me rappelle une fable moderne '*Le sociologue et le scientifique*'. Lui, il privilégiait le romanesque au-delà du roman, au-delà de tout. On y a déjà fait allusion, il n'était pas romantique ni pour deux sous, ni pour trois francs six sous, la larme à l'œil, le jeu de l'héroïne qui meurt à la fin de la narration, qu'elle se nommât Marguerite, Violetta, ou Jenny, n'avait pas son approbation. Il préférerait aller danser avec Kanika sur une musique et des cris de vie de Jerry Lee Lewis, ou encore, dans un geste désespéré destiné à inverser le cours des histoires d'amour, il voulait suivre Amal au Maroc ou Manon en Amérique pour l'empêcher de s'y languir. Ceci dit, si nous n'allons pas compter les moutons, - les insomnies doivent être assumées -, comme nous venons d'en faire la promesse, nous n'aurons pas, ci-après, recours aux descriptions longues, de temps en temps seulement. Que le lecteur rapide ne s'alarme pas ! En effet, celles-là peuvent avoir ceci d'intéressant : elles permettent aux cœurs amoureux, aux âmes vives, comme on le disait au XIX^{ème} Siècle, de capter et d'apprécier tous ces détails qui font de l'amour un phénomène unique, irremplaçable, aussi naturel, inattendu et violent qu'un tsunami. Il s'agit pour l'amoureux de faire entrevoir à sa courtisée les beautés qui se cachent désormais au sein de leur couple en gestation.

Grâce aux multiples représentations qu'il fera pour elle de leurs futurs ébats, il veut tout simplement la voir se rapprocher de lui, à grands pas parfois, à petits pas souvent, délicatement. Il veut la voir désirer comme lui une union intellectuelle, amoureusement amicale, certes spirituelle, et bien sûr, charnelle, la totale quoi.

XII

Haïkus

Une passade amoureuse prend corps au passage de la poésie. Elle unit. De nos jours les barrières de la langue se sont abaissées, en partie, jeunesse sème, elle a ses raisons. Il est clair qu'une véritable histoire d'amour ne prend pas son envol sans poèmes. Le Japon, dans son art de la synthèse, nous a donné le haïku. À titre d'illustration de ce que peut-être l'illusion amoureuse, *illusion* pris au sens positif, second, de l'espagnol joie, satisfaction intense, nous appliquons ci-dessous cette forme raffinée de poésie à la partie courtoise de notre histoire. Nous citerons donc quelques formes de haïkus que le galant se mit en peine de composer, sans garantie des autorités littéraires japonaises:

Haïku simple (aussi appelé haïku classique)

Tes cheveux
 Tes yeux
 La Vie !

Haïku nostalgique, réduit à sa plus simple expression :

Pourquoi t'es partie ?

Dans une version plus classique, sans vouloir chinoiser :

Pourquoi
Toi
Pas là ?

Haïku optimiste court

Dans tes yeux
J'ai lu

Haïku prophétique

T'as vu ?
Nous deux on sème
Vers les cieux on s'envolera

Haïku monôme tirant vers le binôme

C'est bien quand on est deux ...

Autre haïku monôme

Elle est où mon Émilie ??

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Mais l'Éternité, c'est long, surtout vers la fin.

XIII

La Pomme au Sucre

Et pendant ce temps, à quoi s'occupait Émilie ?

Cet amour attendu, désiré depuis longtemps, qui se voulait maintenant insouciant, elle semblait désormais le contempler comme une énigme. Sans doute allait-elle s'y attaquer car elle avait posé l'un de ses regards profonds sur une pomme au sucre, une pomme d'amour que les esprits romanesques, pris sans cesse au piège de la passion, excités par des lutins, s'offrent mutuellement, le dimanche sur une fête foraine, quand l'attraction la plus forte n'est pas celle des manèges à sensation mais celle de la jeune femme courtisée par son chevalier le jour du seigneur, peinture naïve, je vous l'accorde. Elle allait bientôt décider dans quelle partie charnue de la pomme si ronde et si rouge qui n'avait pas encore été croquée, elle devait justement commencer sa dégustation.

Lui ne le savait pas, il l'espérait seulement.

Alors, lors d'une conversation qu'il n'oublierait pas, elle lui rappela qu'elle l'avait autorisé à lui écrire des poèmes audacieux, des grivoiseries respectueuses, en un mot comme en cent, à exprimer courtoisement, non ses fantasmes mais ses véritables désirs d'elle. C'est ainsi, peut-être, ajouta-t-elle finement qu'elle serait amenée à se dévoiler. Qui sait ? À lui d'ouvrir, une à une les neuf portes de la femme mystérieuse qu'elle était. Pour confirmer qu'elle ne badinait pas, elle lui offrit une fleur sous la forme d'un émoji, à laquelle elle ajouta un baiser téléphonique supersonique.

C'est ainsi qu'il finit par écrire son désir. L'invitation d'Émilie avait été claire. Il eut pourtant une dernière hésitation, mais il parvint enfin à lui envoyer sa ballade sexy. On peut la lire si l'on est prêt à tourner la page.

XIV

Fantaisie audacieuse pour Émilie

Aujourd'hui c'est samedi et ça me dit de conter ma fleurette à ma doucette. À Dubaï je suis parti, Je me suis envolé, J'ai oublié d'emmener Émilie ? Non, je ne l'ai pas oubliée, je n'ai rien déserté, mon cœur est là pour me le rappeler, il veut aimer Émi. Il me dit : « D'où te vient cette passion pour ton Émilie? Tu écris tant de variations, des variations tendres, ardentes, voluptueuses. C'est parce qu'Émilie est joueuse ? » Oui, avec Émilie, on s'aime, c'est pourquoi je sème sur son chemin plein de petits poèmes. Soudain, c'est ma sève qui grimpe, mon désir est fou, devant mon Émilie, je me mets à deux genoux. Je veux l'aimer, je veux caresser son corps, ce désir me dévore. Sans cesse, j' imagine des caresses audacieuses, j' imagine ses yeux, ils sont accueillants, bientôt gourmands, je me sais délirant mais je vois aussi, dans leur attente, ses lèvres impatientes, elle devient sauvage mon Émilie. Cela devient un tantinet lascif... Ne faut-il pas ? Nous sommes enfin tous les deux. Sous les cieux, dans un hôtel grand ou petit. Viens mon Émilie. J'ai faim de toi. Livre-toi. Délivre-moi. Sois à moi. Je te promets des baisers partout, tu choisiras, puis de folles caresses. Viens, batifole mon Émilie, défais ton habit. Je n'ai de cesse maintenant. Cet amour est à naître. Je te promets plaisir, aussi grand que désir. Tes seins je palperai, je les sais lourds. Tes reins tu courberas, tu crieras, tu me désireras. Et moi, je reprendrai ma course aux baisers. Ils seront tous à toi. Je t'offrirai un dîner de baisers. Sur ton corps blanc, par les senteurs échauffé, je ferai couler des bulles fraîches, du vin de Champagne. Je te pénètre enfin. En toi, ma sève sans fin, presque brûlante, tu inviteras. C'est le printemps. Je suis impatient de toi et moi.

Voilà mon Émilie, tu l'auras compris, je n'en puis plus de rêver notre vie amoureuse. Viens nous l'offrir !

XV

Elle a dit zut

Elle a dit ‘ Ah zut ’. Puis elle a dit ‘ Mais ouf ’. Oui, cela avait été fou, je veux dire, ouf.

Il voyageait dans la région de Dubaï, avait écrit son mail-poème sexy comme une promenade, maintenant, il devait la rejoindre, à Naples. C’était leur caprice. Mais son vol venait d’être annulé. Comme un joueur de football ou un héros de Jules Verne, il n’avait rien lâché, jusqu’à ce qu’Émilie ait lâché son zut, puis son ouf. L’hôtesse au sol avait reprogrammé son départ. Il la rejoindrait, coûte que coûte. C’est une histoire de fou me direz-vous, j’adore les histoires de fous que se racontent les enfants dans la cour de l’école:

« C’est un fou qui rentre dans un bar ... ». « Écoute, écoute ! »

Fou d’Émilie ? Plus que jamais !

« *Écoutez, je vais vous révéler un mystère* ». Bien sûr, il ne se prenait pas pour le Messie. Mais cette promesse de Haendel, il voulait la partager avec Émilie, lui dire qu’il ne comprenait pas pourquoi il l’aimait, mais que c’était l’affaire du Seigneur, pas la leur, qu’ils devaient donc s’aimer, seulement pour le meilleur, que leurs cœurs avaient faim, que le sien faisait boum, quelquefois boum-boum, enfin, qu’il se sentait gorgé d’amour pour elle.

Elle n’avait donc pas dit zut à la lecture de sa lettre audacieuse ... Non, pardi, au contraire, elle avait adoré sa missive enflammée.

XVI

Redéfinir le problème, affiner l'ultime approche

« Et son œil rencontra l'œil timide de la vierge tremblante, et le sien plus rapide sembla comme une flèche aller chercher le cœur. Ce ne fut qu'un éclair. L'invisible étincelle avait jailli de l'âme, et Dieu seul l'avait vu! »

Musset

À présent que ses avances sensuelles avaient été acceptées avec un enthousiasme contrôlé, religieux, le problème qu'il devait résoudre pouvait se résumer de la façon suivante: « Comment aller chercher le cœur d'Émilie? » ce joyau protégé ... Car les corps sont d'autant plus séduits, ravis, qu'ils s'unissent avec l'accord des cœurs. Prendre son cœur comme une flèche ? C'est un peu rapide, jeune homme, quoique, dans certains cas, l'avantage d'une telle approche ne peut être nié. Mais, présentement, il n'avait pas besoin d'agir dans l'urgence, puisqu'il était rassuré, ce qui le comblait. La belle ne voulait plus attendre, soit ! Il avait posté sa lettre électronique érotique, tant mieux. Les plus grands plaisirs physiques qu'il avait ressentis étaient ceux pour lesquels il avait patienté, c'était vrai. Dans le cas présent, il jouait à la patience pour que bientôt elle soit une réussite.

Donc, à ce stade, ne pas réfléchir, allumer le feu, comme un chanteur de rock 'n' roll, petit à petit, au bon moment, celui où les deux amoureux n'y tiendraient plus. Faire jaillir de l'âme une étincelle invisible, - dans l'un de ses poèmes, Musset croyait l'avoir entr'aperçue -, la faire naître et disparaître dans les yeux d'Émilie, le temps d'un éclair, sans l'aide de Dieu ? avec un brandon de paille ? Les yeux d'Émilie n'étaient pas timides, ils étaient réservés, comme Émilie elle-même. Justement,

il souhaitait qu'elle se gardât pour lui, qu'elle se préparât pour eux, tous deux, à son rythme, sans le blues, pour leur félicité, ils seraient gourmands. Cette ultime retenue lui plaisait, il ne s'agissait pas de circonspection, mais de sagesse innée, pas d'une sagesse proche de la paresse, plutôt une philosophie de l'amour-avenir. Il lui fallait donc user de tact, ce qui n'était pas pour lui déplaire. L'époque se voulait numérique, beaucoup collectionnaient les aventures d'un jour. Du point de vue des rapports, je n'ose dire amoureux, les temps modernes qu'ils vivaient tous deux étaient drôles, il en était muet: d'une part, le sexe, sa représentation étaient partout présents, les rencontres de tous types avec une personne célibataire, divorcée, séparée, qui s'ennuyait ou se montrait simplement curieuse, étaient facilitées à un degré jamais vu et en toute publicité, mais d'autre part, à l'inverse, le plus petit compliment, la moindre attention d'un homme pour une femme pouvaient être blâmés ou taxés d'agression. Lui, il se battait pour faire preuve de courtoisie, pour avoir le droit de solliciter un sourire, de faire la cour tout simplement sans jamais toutefois nier son désir. Et il lui semblait avoir trouvé en Émilie une jeune femme de connivence, appréciant la franchise de son allant, ses poèmes qui jaillissaient à la moindre occasion, en veux-tu, en voilà. Bien que joliment corsetée, - jeune femme aux formes attirantes -, elle ne se montrait jamais rigide ni pudibonde. Elle était chaste pour elle-même et pour lui, mais enfin, sa première porte, celle de l'écoute, était toujours ouverte. Elle acceptait avec beaucoup de grâce ses compliments. C'est ainsi que, bien malgré elle, elle l'avait pris au collet. Il aimait ses paroles, sa musique. À elle seule elle était devenue sa chanson des rues et des bois. Il se dit : « Et si l'on chantait, elle et moi ? » Il se devait de commencer. À jamais adolescent, l'âme vive, à la recherche du contrepoint, il voulait écrire pour elle, mot pour mot, il voulait la séduire, aubade, cavatine... Parmi toutes les voix intérieures, c'était celle d'Émilie qui résonnait le plus fort en lui, lui répondrait-elle : « Tu as mon cœur, tu as ma foi » ? On n'en était pas là, il n'était point arrivé à ce haut degré de jouissance extrême mais ensemble ils voulaient s'en approcher. Ardent par nature, il saurait se montrer patient, et cultiver le jardin des délices avant que d'en consommer les fruits. Ça y était, ils étaient prêts.

XVII

Tu seras mienne

Il hésita encore mais finit par envoyer une seconde fantaisie audacieuse. Sans voix Émilie resta. Mais pas pour lui. Malgré cette confiance, il se souvint de son premier appel à l'agence. Il ne connaissait encore personne, c'est Émilie qui lui répondit, souvenir inoubliable, sa voix enjouée devint son tout premier charme. Il le lui rappela: « *Mon Émilie, vous êtes sans voix, dites-vous, vous conservez cependant des charmes étranges, ils dérangent la paix des dieux, et moi, j'ai des envies de vous, blottie dans mes bras, ou plutôt, c'est vous qui me prenez dans vos bras, comme si amants depuis longtemps nous étions, bientôt nous le serons, n'est-ce pas? Ne le sommes-nous pas déjà? Je vous aime. Dis-moi que tu m'aimes.* » La nuit suivant son poème, il fit un songe. C'était le premier matin de l'été. Dans son rêve, à l'instar de Zeus, pour mieux s'approcher de son amante tant désirée, sans l'effaroucher, il s'était métamorphosé en cygne. Elles étaient trois, pleines de grâce. Une seule avait les cheveux d'Émilie. Il la contemplait nue, enchanté. Mais, contrairement à Zeus, il ne souhaitait pas s'unir à elle par un subterfuge, il était cependant ébloui par sa nudité, n'en doutons pas.

Ce rêve fut comme la confirmation inattendue d'une intuition. Émilie serait sienne. Bien qu'il respectât profondément son être, son désir d'elle était fou. Ils en contrôlaient l'intensité, il grandissait à sa mesure. Il était le fou privilégié de sa reine, son cavalier, elle vivait dans une tour ? Oui, mais elle agitait par moments ce qui semblait un foulard. Il était autorisé à dévoiler régulièrement sa passion. Avec retenue, Émilie disait s'en réjouir. Par appréciation, le plus souvent lentement, parfois par à-coups, elle augmentait son taux de satisfaction et le lui

communiquait. Comme un pion sur l'échiquier il parviendrait jusqu'à sa Dame. Se doutait-elle que son taux à lui d'adrénaline croissait proportionnellement ? Il était encore éloigné du score maximal exigé par la jeune femme avant qu'elle ne consentît, sans autre forme de procès, à l'ouverture des jeux apollinaires, avant qu'il ne pût ouvrir, une à une, ses neuf portes apollinariennes. Il continuait cependant à gravir, un à un, tous les degrés de l'échelle sismique de leur amour si particulier. Échelle de soie, elle lui permettait de se hisser, avec patience et longueur de temps à la fenêtre sans barreaux d'Émilie. Il voulait entendre de la bouche de sa dame des *encore* et des *toujours*. De sa voix lactée, elle l'encourageait hardiment sur cette voie sucrée. Elle ne saurait faillir à sa promesse feutrée, délicatement formulée. Le jour de leur union, il lui réservait des cajoleries, des caresses nouvelles, tout un assortiment de plaisirs à son menu. De son côté, il savait qu'elle ne serait pas avare de chatteries.

XVIII

Un baiser éternel

« *Je restais grisée sans volonté sous ses baisers* »

Mon amant de Saint-Jean

Au vent de folie, bien compréhensible de la part d'un amoureux transi, succéda enfin un baiser éternel, immortalisé par Le Caravage sur ordre du Bon Dieu. Le Caravage, oui, mais le baiser, pas dans le noir, soit dans un clair-obscur, soit en pleine lumière.

- Mais, à tout laisser ... pour de vrai, me direz-vous ce qu'est un baiser, un baiser éternel ?
- Je serai tenté de répondre : Mais, à tout regarder, observez donc le tableau du Caravage ! Cependant je serai bon prince charmant, je vous éveillerai, eussé-je dû attendre des siècles remplis de légendes : un baiser éternel, c'est celui qui d'abord effarouche la femme, l'inquiète, l'alarme, la trouble au point que son barycentre G en oublie sa boussole, perd le nord, et s'agite, et finit par s'enflammer jusqu'à lui faire éprouver cette soif insatiable annoncée par Baudelaire. Un baiser éternel bouleverse les deux amants, les égare dans un bel accord, exaspère leur désir de s'unir, c'est le sens de la désorientation qui les déboussole, et qui affriole la belle et le galant avant d'apaiser leurs sens.
- Mais de quel tableau du Caravage parlez-vous ?
- C'est celui où le visiteur du musée de Detroit est pris de l'irrésistible désir d'embrasser Phyllis qui lui apparaît sous les traits de Marie Madeleine.

Comme le constatera le lecteur attentif, le baiser éternel est tout sauf un baiser Lamourette, c'est un accord parfait qui exclut la précarité de l'étreinte.

« Si ton cœur pleure, si tes amours sont risibles, si tu es en colère, essaie de le dire avec une chanson » Ghislain d'Ardennes, poète disparu mais capable de résurrection

XIX

Le Fou de sa Dame

Érasme se moque des excès de la Raison. Le Dix-Septième Siècle a fini par séparer la Raison de la Folie. Au Reste, pour l'amoureux d'Hermione, c'est une nécessité, une question de survie. Si dans le théâtre classique, la folie est engendrée par le désespoir, dans l'histoire qui nous occupe, notre amoureux, lui, est rendu fou d'amour par l'espoir. Sans la divine espérance, cette étincelle invisible qui surgit aux moments de repli dans les dédales du doute, son cœur ne ferait plus boum. Et si son cœur ne fait plus boum, autant dire adieu à la vraie vie. Or, il est prêt à tout pour respirer sa fleur, en savourer tous les fruits, surtout ceux du Paradis. En effet, ici et maintenant, la chaîne amoureuse n'est pas à sens unique, - ne regardez plus les programmes mièvres de la télévision -, Émilie montre de l'intérêt pour les déclarations de son amant, lequel est entré tout droit dans le Grand Siècle, puis en est ressorti pour l'aimer dans cet univers global qu'elle semble refléter. Elle refuse de jouer le rôle d'Andromaque, elle n'est pas Mademoiselle du Parc, elle est reine en Trianon. Répétons-le, puisqu'elle lui a fait don de l'espérance, il attend de cet arbre en fleurs des fruits charnus, il en jouit par avance, comme Saint-Étienne. Cependant, on ne lui jettera pas la pierre, elle est si belle son Émilie. Aux mots tendres qu'elle prononce, *il ne se sent pas de joie. Pour montrer sa belle voix*, il lui écrit poèmes sur poèmes. Plutôt que tout un cinéma, il lui fait son théâtre, ce lieu où, chez les anciens, la folie peut s'exercer librement, et ce, d'autant plus que dans la présente pièce, la folie de l'auteur est douce, bien évidemment. Quand le réel lui semble aléatoire, il a recours à son sourire.

XX

Émilie d'amour

Dans son calendrier, sur la ligne horaire 22:00, il avait écrit cette note: *Émilie d'Amour*, suivi d'un petit cœur rouge du type émoji. Il ne se souvenait pas du pourquoi de cette notation, probablement, à cette heure, voulait-il être seul avec son amoureuse. Belle coïncidence, une alarme venait de retentir sur son iPhone : c'était son Émilie (d'Amour). Il se précipita, cliqua. Émilie complétait le cœur rouge apparu quelques instants auparavant par deux émojis à elle, je veux dire, dessinés par elle. Ces derniers émojis lui inspirèrent la pure improvisation non relue que voici:

“Depuis quelques temps, ils ne se quittaient plus, c'était une suite ininterrompue de parades du tac. Ils se répondaient sans coup férir, une vraie partie de pingpong avec des mots, des sur-entendus, des affabulations rien qu'à eux, les sms fusaient de partout, ils en riaient. Mais ils sentaient bien que derrière tous ces échanges, anodins pour la plupart, leur connivence grandissait et, un jour ou l'autre elle se traduirait par un premier baiser, un second, et toute une suite forcenée de caresses réciproques, leurs langues, elles se désiraient elles aussi, elles ne voulaient plus se quitter, elles non plus, en tout cas, pas avant de s'être tout dit, avant de s'être épuisées dans des cajoleries sucrées, champagnisées, elles s'enlaceraient avant leurs corps, suites buccales gourmandes, chantantes, telles celles d'un fou du music-hall, mélodiques comme les créations divines de Bach, baroques comme les compositions les plus enlevées de Vivaldi. Ils se glaneraient: “Et que je te prenne, de-ci, delà, pas de parcimonie je vous prie ... Ils se récolteraient. Et que je te dévore, et que je te grappille un baiser de plus, sur le lobe de l'oreille, sur la pointe d'un sein, dans ton giron secret.

Et que tu me confies une clef, et que j'ouvre ta plus intime porte de mes lèvres. Il la cueillerait tout entière, il butinerait son miel, ses fleurs, son pollen. En échange elle pourrait le piller de son énergie, lui voler sa semence de mille manières, sans façon, le nommer son amant à demeure, le sommer de poursuivre caresses et mamours, excitations secrètes sur son corps. Il était sûr qu'Émilie produirait ce soir-là, de délicieuses chatteries, des mignardises mystérieuses, des gestes interdits. Sous une réserve calculée, qu'elle s'imposait pour mieux séduire, elle cachait un tempérament de feu et d'innombrables trésors. La chasse à l'autre commencerait bientôt. Ils iraient dénicher le moindre plaisir.”

Cette improvisation scripturale venait de naître dans son esprit grâce à l'évocation incontrôlée, virtuelle mais consciente et présente, du corps sculptural d'Émilie. Il ne doutait pas de la réalité à venir de toutes les scènes qu'il inventait, relatait pour lui-même, comme pour se préparer à l'aimer pour le meilleur de la vie. Oui, son cœur faisait de plus en plus boum sur son cœur à elle. Sur les flots, en Méditerranée, il aurait attiré les sirènes, sur les rives de la Mer Noire il aurait fait fuir les amazones.

XXI

Le merveilleux voyage de l'amour

Son téléphone sonna, ce qui le fit vibrer. Son instinct le prévenait. Ce ne pouvait être qu'Émilie. Mais surtout, cet appel, dont il avait eu la veille la prémonition, cet appel résonnait comme celui de la forêt bretonne. Il cliqua pour répondre.

- Et si nous partions en Grèce ? proposa-t-elle, comme si elle n'avait pas besoin de dire bonjour, ce qui est parfois une preuve de connivence, voire d'intimité.

Il n'en croyait pas ses capteurs habituels. Cependant, sans hésitation, il répondit et même il s'enhardit :

- Oui, mais en Grèce Antique, là où l'amour inconditionnel, divin, fait bon couple avec l'amour des corps, là où il fera bon vivre près de toi.

Elle sembla entrer dans le jeu :

- Comment sera l'amour, là-bas, antique ?

Alors, il poursuivit :

- Tout d'abord, ta jupe large dansera dans le vent, Éole nous offrira des tourbillons favorables, je t'imagine sur une bourrasque amicale. Puis nous aurons des agapes, nous pourrons nous découvrir, progressivement, nos pulsions nous enchaîneront l'un à l'autre ...

- Toutes les pulsions ?
- Toutes !
- Et si ce n'est pas la Grèce ?
- Ce sera la Corse !
- Oui, en tout cas, une île.
- Une île entre la terre et nous.
- Ce sera la Bretagne, nous l'aimons tous deux.
- Ce que femme veut !
- Tu es prête à partir ?
- Oui, ma valise est faite, j'ai mon parapluie, celui que j'emmène toujours lorsque je pars pour mon cher bourg breton. Je nous ai préparé un panier de piquenique plein de pots de confitures. C'est ma grand-mère qui me l'a offert.
- Je passe te prendre à 11 :15 à la Gare du Montparnasse.
- Oui, le Mont Parnasse est tout indiqué.
- Direction ton cher bourg en Bretagne.
- Je nous ai réservé une grande chambre dans un petit hôtel de la villette.
- Toujours aussi professionnelle.
- Je t'attends. Viens vite. Mais sois prudent !

Il avait toujours une valise de prête, une i-Suitcase conçue par Apple en coopération avec Samsonite. Il n'eut plus qu'à la dé-zipper. Puis il sauta dans sa voiture. Pendant le trajet jusqu'à la gare, il imaginait déjà ce qu'ils allaient vivre. Oui, il la voulait nue. Pourquoi ce désir de la voir un jour s'abandonner à lui revenait-il sans cesse ? Entendons-nous bien, il ne s'agissait pas seulement pour lui de voir Émilie toute dévêtue, de but en blanc. Il fallait qu'il la découvrit. De fait, il voulait simplement répondre à sa convocation à bout portant : partir, tous les deux, en Grèce, en Corse ou en Bretagne. Contre son corps, elle le presserait. Consentante, par l'un de ces regards qui n'appartiennent qu'aux femmes, elle le convierait à la déshabiller, doucement. Pour que leur première nuit commençât, bientôt, elle aurait des gestes plein de désirs inavoués. Oui, la déshabiller des yeux, avant de la divertir. Elle lui signifierait son congé d'abstinence.

Il entendait les paroles de Juliette à son Roméo peints par Le Greco, il percevait le détachement apparent de la femme, désirant maintenant elle aussi le rapport intime, sauf que l'ironie finale était absente, Émilie ne lui intimerait pas, sans crier gare, l'ordre de se déshabiller, par faveur, elle s'y emploierait. À ce moment-là, précis, Émilie ne serait pas encore nue, ultime feinte, elle le serait dans quelques instants.

« Viens vite. Mais sois prudent ! » Il venait presque de brûler le feu rouge de la place de la Passion. Aussi vite ?, vite mais pas trop vite ! Tout à l'heure, en Bretagne, ils se diraient, avec ou sans mots, « Maintenant tout de suite ... »

Ça y est, ils sont partis, sur l'autoroute des autres vacances, à la conquête de l'Île d'Ouessant ? Attendons de voir où ils vont s'arrêter. Le temps de vider le panier plein d'Émilie, de partager deux ou trois pots de confiture, la Bretagne s'annonça bientôt et les accueillit. Ils n'épargnèrent que la pomme au sucre.

Voici donc l'image finale du désir patiemment entretenu, jamais assouvi jusque-là, enfin dessinée, concrétisée, presque peaufinée, prête à être vécue le jour même où Émilie met son galant sous presse: dans une chambre, ni trop grande, ni trop petite, à l'hôtel de la plage de la Belle Hélène, sur un îlot de Bretagne, au Nord finalement, non loin de Saint-Malo, princesse grecque enlevée, fenêtre ouverte sur le vent, mais refermée sans tarder, lumière solaire ou lunaire, invitée par des rideaux blancs réunis, Émilie, était allongée sur le grand lit en bois aux draps blancs détendus, à demi défaits, invitation silencieuse à un ballet imminent de l'amour au physique. Encore habillée, mais déjà dévêtue comme il ne l'avait jamais vue, ses bras étaient déployés vers lui et vers le ciel. Il ne savait sous quel angle se placer, elle semblait enfin lui dire : « Viens, je n'en puis plus d'attendre, moi non plus ».

Danse-moi, défais-moi, pénètre moi ! Dans cette représentation, répétée mentalement depuis des mois, elle portait une jupe de dessous de coton blanc, la lui retirer, voir naître sur sa peau les couleurs du plaisir proche, comme on voit poindre les rayons de l'aurore. Elle l'avait fait tourner en boutique, avait acheté un unique jupon *Au Bonheur des Hommes*, elle n'avait point besoin des quatorze épaisseurs juponiques de George Sand, il le devinait, son Émilie était joliment potelée. Dans quelques secondes, il la dénuderait de ses mains, pièce à pièce, puis, par instinct, à chaque dépossession, un baiser viendrait combler l'intime espace de sa chair, ainsi soit-elle, libérée.

Un parfum naquit de leurs tout premiers échanges. Elle était devenue sa raison d'aimer. Surtout, ne pas perdre la raison, ne pas avoir de propos sans suite, plutôt des mots choisis, l'inviter plutôt à jouer au jeu du silence. Il y jouait enfant, et, bien que bavard, il lui arrivait de gagner. Elle semblait sensible à ses paroles, il saurait la rendre sensible au jeu du silence, la faire jouir.

Sentir la présence d'Émilie, toute à son côté, au téléphone, avait été, pendant des années, par la grâce de Dieu, source de bonheur. Il en oubliait son occupation coutumière, l'observation du monde, ce théâtre mis en scène chaque jour par Shakespeare. Il ne faisait plus le Jacques, écoutait Percy Sledge à tout va et persistait à voir dans sa belle Émilie son héroïne favorite, Rosalinde, réfugiée dans le Pays d'Ardenne pour y dénicher l'amour. Sa naissance dans ces forêts, protégée par Marie, n'était-elle pas le signe avant-coureur, révélateur d'une connivence naturelle entre elle et lui? Dans sa fantaisie de bouffon, Émilie rencontrait l'amour en Ardenne, comme l'avait fait Rosalinde. Il serait d'abord sa pierre de *touche-moi-le-cœur-si-tu-veux-me-séduire*. Pour fêter leur idylle, il lui demanderait sa préférence de lieu, de temps et d'action, elle répondrait comme il vous plaira. Il lui importait peu de savoir où ils iraient, à condition qu'elle lui offrît sa main, ou bien si elle venait à répéter ce geste qu'elle avait eu vers lui, mouvement discret, déjà décrit,

mais qu'il n'oublierait jamais, un soir après une dînée à l'approche de Noël. Il sentait encore la pression sur son muscle tendu tout à coup. Elle lui avait saisi le bras, elle l'avait désorienté, presque affolé de désir immédiat. Il ne s'attendait pas, ce soir-là, à un tel cadeau innocent, violent, de la part d'Émilie. Mais, ce soir-là, le paquet cadeau était vide. Il n'avait pas eu besoin de défaire le nœud du ruban rouge. Oui, il restait avide de ce genre d'attitude qui mène au sommet de l'excitation, imperceptiblement, deux êtres qui jouent à devenir amants. Lectrice, Lecteur c'est sans doute cette démonstration de non indifférence et ce jeu de mains féminin, qui font que cette chanson de geste, cette romance d'un autre vers amoureux d'une étoile, a pu prendre son envol. Quelques accents hugoliens la décoorent, certes, mais c'est avant tout le souffle romanesque d'Émilie qui porte l'écrivain dans sa quête d'une étreinte nouvelle, le vilain de la fable se veut parfois troubadour. Il construit son théâtre comme un lieu où peut s'exercer sa folie douce. Il aura toujours le refuge de son sourire.

Émilie était si jolie le soir où enfin ils s'aimèrent. Elle lui souriait, son cœur se serrait, se desserrait, il ne doutait plus, oui, maintenant tout de suite, sans parler, elle disait oui, un tout petit oui, qui allait devenir une belle et longue nuit. Imagine, lui dit-il alors silencieusement, avec les yeux, avec des caresses, ça y est, nous partons tous les deux, destination les cieux, nous sommes si joyeux, si empressés, je vais te couvrir de baisers. Émilie réagit, son regard répondit : « tu réclames une étreinte, ton désir grandit, je le veux infini, le mien l'est plus encore. » Il poursuivit : « je veux entendre tes cris, en catimini, je vois, je sens grandir notre plaisir, je ne sais, ce soir, comment te dire à quel point je te désire, je voudrais ici confesser le pire, Émilie, nous nous aimons, ébattons-nous. »

Elle saisit sa tête, la déposa doucement sur le seuil de sa porte la plus réservée. Une larme furtive coula dans son giron, mis à nu par ses mains, il y pénétra à coup de baisers, effleura ses lèvres tremblantes, sentit sa jouissance tout en bas. Sa tête abaissée elle caressa sans trêve,

elle demandait à sa langue de poursuivre. Voilà ! ce pire, qu'il désirait dire depuis si longtemps, ils venaient de se l'offrir. Dans un même sourire, de sa Cruchette, il recueillit l'âme et le corps bientôt assouvi en cachette.

Alors, il l'aima encore. Il venait de lui avouer le pire, elle l'avait souhaité. Son buste nu se gonfla. Après sa descente dans le merveilleux abysse d'Émilie, il couvrit sa cime de baisers noyés, comme des lames émergées d'un océan lointain. Jalouses, ses mains câlinaient son bas-ventre. Excitée par les baisers qui se disputaient ses seins, ne cessait de les mordiller, elle fit remonter les mains brûlantes de son amoureux, de son ventre à sa poitrine, elle fit descendre à nouveau la tête de son amant vers sa porte la plus désirée, exigea là, doucement, encore, la caresse des lèvres. Ils s'autorisèrent tout ce dont ils avaient rêvé. Ce ne fut qu'étincelles, fougue, frénésie, feu follet, foudre, bouillonnement, concupiscence, ravissement, assouvissement.

FIN de la Première Partie

SECONDE PARTIE

« Je n'étais pas seulement fou d'elle, j'étais saturé de part en part »

Charles Dickens

Enfin, la vie en rose ?

Que ressentent les amoureux juste après leurs premiers ébats ? L'apaisement, la fin du désir obsessionnel. Oui, mais le désir gourmand ne tarde pas à renaître. Ils s'étaient aimés. Enfin, ils étaient devenus amants, physiquement, sereinement, totalement.

Ils connurent l'euphorie calme des heures qui suivent la victoire sur soi-même, ils chantaient à tue-tête dans les oreillers, à voix silencieuse à l'oreille. Ils goûtaient la joie d'avoir surmonté l'appréhension, l'hésitation du dernier moment. Ils n'avaient pas renoncé au petit grand bonheur, un tantinet égoïste, d'aimer l'autre pour soi-même. Nul n'aurait su décrire les sentiments que ressentait Émilie, son sourire était ineffable. Mais lui, il était fou de joie, fou d'elle. Deux déclarations passionnées de Dickens lui montèrent aux lèvres en cet incroyable J+1 milieu d'après-midi : la première illustre ci-dessus son état d'esprit perturbé, la seconde prépare ci-dessous au chapitre X.

Serait-il un nouveau David amoureux d'Émilie ? Il la retrouve à la fois en Dora et Agnès. C'est alors qu'elle devient un tout pour lui. Sera-t-elle son petit Chaperon rouge, cette trop jeune femme qui fascina le grand Charles ? Nous y viendrons bientôt.

Il est difficile d'aimer. Cependant, comme l'heure n'était pas à la philosophie, ils ne firent pas tout un débat. Ils ne parlementèrent pas. Point de conjectures usées sur l'avenir. Simplement, soudain, il éprouva le besoin mystérieux de faire écouter à celle qui venait de le combler, une chanson, *C'est beau la vie*. Puis, doucement, ils recommencèrent à s'unir.

Quelques heures à peine s'étaient écoulées, *leurs deux ombres étonnées se mirent à trembler*, reflétées par une lampe de chevet acquise à Notre-Dame.

Ils se mirent à chantonner. *Il pouvait encore lui parler, l'embrasser, le dire, le chanter.* Grâce au pouvoir de la poésie, tout ce qu'il avait cru à jamais perdu, inaccessible, il venait de le lui donner, à elle, Émilie Jolie. Allaient-ils savoir profiter de ce cadeau en provenance du Ciel, ils n'en doutaient pas, tant attendu, inattendu ? De cela ils ne pouvaient être sûrs.

Au point où nous en sommes, le mieux est de lire la seconde partie de leur aventure.

I

L'épreuve de la première séparation

Répetons-le, il est parfois difficile d'aimer, C'est si bon cependant ... Les corps sont gourmands. Après, ils cherchent toujours l'après. À l'exception de Saint-Germain des Prés, il y a toujours un après. Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics trouvent encore l'assouvissement. Pour leurs premiers ébats sans débat, le hasard avait choisi pour eux un week-end prolongé. Mais c'est court un week-end prolongé quand on s'aime. Prolonger le week-end ? Soit ! Mais de quelques heures seulement. Il devait à nouveau s'envoler. La coupable ? Émilie. C'est elle qui, à sa demande, lui avait commandé un billet, elle aurait dû refuser. Grâce à Dieu, elle avait pris soin de réserver un aller-retour Flex-Max, l'un de ces vagues contrats aériens en vogue qui permettent de revenir avant que de partir. De son côté, elle non plus ne pouvait s'attarder.

Ils repoussaient l'heure de la première séparation. Elle vint cependant. Comment gérer une absence tant redoutée, une première, même en business ? Que surtout, elle soit temporaire.

- Si nous devons nous quitter, que ce soit un matin, pas trop tôt, avec la promesse de nous retrouver le soir même, - protesta Émilie.

Encore dans les bras de son nouvel amant, en cet après-midi où ils s'étaient accordés, elle coquine, malicieuse, lui affamé, - sur une petite sieste, elle semblait vouloir le garder. Le concerto de Vivaldi pour violons désaccordés ne les incitait pas vraiment au repos, il les berçait plutôt, non comme des bébés mais comme des profiteurs de hamac. La plainte de la corde aimée par l'archet produisait du désir. Les yeux élevés vers

le ciel de lit, jeune couple à peine formé, tous deux se demandaient : Notre amour se mettra-t-il parfois en sommeil ? (Entendons-nous bien, « *en sommeil* », ne signifie pas, à l'arrêt.) Au milieu de leur courte méridienne, sorte de petit roupillon fort apprécié par les pieds nickelés avant l'arrivée des nouvelles technologies, ils caressaient ce beau rêve d'amour illimité, les pieds enlacés, ils adoraient jouer avec leurs pieds, sans la balle. Une fois ce rêve envolé, - mais ils feraient tout pour le réaliser sur commande ou pilote automatique -, ils purent intellectualiser leur relation à coup de loisirs programmés. Épistoliers dans l'âme, ils correspondraient volontiers. Le dieu des courriels leur enverrait des anges gardiens, des fleurettes qu'ils se conteraient sans attendre, un peu comme des jeunes enfants, pas encore adolescents, - mais qui rêvent déjà de devenir des amants, de faire comme les grands -, sont étourdis par la contemplation des premiers brins de muguet à clochettes blanches qu'ils échangent, avivés qu'ils sont d'un soupçon d'érotisme. Comme le petit poisson et le petit oiseau, ils ne savent pas s'y prendre. Avant de se risquer au premier baiser, sur la bouche, pour mieux se faire attendre, pour mieux s'exciter aussi, ils choisissent une marguerite. Tour à tour, ils lui ôtent ses pétales. Puis, lorsque la fleur est dépouillée, dénudée, ils se font quitter un à un leurs vêtements, et réciproquement.

Dans le grand lit tout blanc, ils paressaient ensemble, leurs corps se câlinaient, ils n'avaient que faire d'un programme avenir. Ils profitaient de l'instant, ils avaient la caresse facile. Pour s'en extraire toutefois, - tout a une fin -, ils réservèrent un dîner aux chandelles, l'enjeu amoureux en valait le jeu. Têtus, petit à petit, l'appétit venant, ils en vinrent tout de même à établir un programme *pour amour déjà mature mais tout juste formalisé*, afin que cet amour connût au moins un p'tit avenir. Le plan fut baptisé : « *Comment nous aimer pendant nos absences ?* »

II

Demandez le programme

Tout d'abord, ils promirent de s'écrire chaque jour, plusieurs fois par jour, au gré de la fantaisie. Promesse classique. Statistiquement, les amoureux séparés s'écrivent une première fois, font une réponse, puis renoncent à écrire, ils s'appellent, ce qui, depuis quelques années est devenu très facile, il faut bien le reconnaître. Mais, ne vendons pas la peau de chagrin. D'après leurs bonnes intentions, réunis, leurs écrits deviendraient un pot-pourri enchanteur. Chaque matin, pour patienter, avant l'arrivée des nouvelles de l'autre soi, ils se délecteraient des correspondances de soirée entre Sand et Flaubert, ou de celles à fil de soie, de Balzac et de sa Louise inconnue. Chaque matin? Dans le métropolitain en grève? Non, avant de partir de chez eux, le courrier est désormais livré à discrétion par voie électronique. Pendant cette période cruciale de leur idylle, il avait décidé d'habiter au Ritz, à Paris, à demeure. Dans une petite suite charmante, isolé, il se mettrait au clavier, il sauvegarderait ses notes en musique. C'est ce qu'il fit dès que, la mort dans l'âme, ils retournèrent à leurs occupations coutumières. Ce qui arriva dès le lendemain de la divine sieste.

Il tournait comme un lion en cage dans son palace, lorsque, tout à coup, il se leva de son tabouret, orphelin de piano, et entonna un petit air d'opérette, mine de rien. « *Autrefois plus d'un galant tendre et charmant de sa maîtresse osait voler le gant ...* » Si Émilie avait été à ses côtés, elle se serait allongée, élégamment, sur un lit de repos dont il avait fait l'acquisition, pour elle, dans une brocante, à Brocéliande. Il avait emménagé au Ritz avec son acquisition mobilière. Désormais, ce meuble émilien serait son compagnon de voyage, il l'emporterait partout, même au paradis. Pour lors, dans sa chambre, le lit avait deux chevets de hauteur

inégal, il datait de la Restauration et aurait appartenu à Chateaubriand ou Balzac, ou aux deux, successivement. La Révolution et les Chouans l'avaient épargné. Il imaginait Émilie encore plus belle que Madame Récamier. Pour l'honorer, comme l'avait expliqué dans *La Fausse Maîtresse* le romancier aux mille tours, cette méridienne savait saisir les rondeurs de la paresse amoureuse et les formes attirantes, aguichantes, d'une dame quelque peu languissante (sauf qu'elle était destinée à Émilie, devenue entre-temps une vraie maîtresse, de qui il avait fait le siège.)

Émilie avait promis de venir le voir. Ce qu'elle fit une fois.

Lorsque, entre deux déplacements, elle lui rendit visite, il était assis sur un petit pouf. Il l'attendait. Elle prit place sur sa méridienne. Côte à côte, ils dégustèrent des petits canapés concoctés par le chef des cuisines du palace, nouvelles correspondances. Mais Émilie repartit bien vite. Avait-elle invoqué un prétexte ? Pas même. Elle savait qu'il ne réclamerait pas ce qu'elle n'était pas décidée à lui redonner. Elle le gratifia d'un baiser sur la joue, un seul. Il en resta coi et n'eut pas le cœur, après le départ de son ingénue, de terminer les mini-babas.

Dès qu'elle fut au-dehors, Émilie lui envoya un tendre Sms. Dès réception de ce doux message, de ce petit grain de fantaisie pour vermisseau de terre face à la beauté des femmes, beauté du diable ? - il repartit de plus belle vers sa belle. Il était tout palpitant. Allez comprendre ...

Il se remit à lui écrire, comme si tout allait bien. Un vrai tour du monde. Onc ne démord. Ses mots couraient sur l'écran de son Mac, personne n'aurait pu interrompre sa course. Le petit vélo tournait en boucle dans sa tête, faisait la grand roue. Il avait suspendu le temps et le signe " Ne pas déranger " à sa porte. Comme au bon vieux temps du rock n roll,

ses paroles chantées et ses mots gravés semblaient naître sous la pointe d'un stylo magique. Seul son Tempo pointe nylon sur tartan des années 70, avait fait aussi bien. Il ne cessait de glisser artistiquement, « *Avec Tempo, quand on commence à écrire, on ne peut plus s'arrêter ...* » C'était le temps où la publicité disait parfois la vérité, performance appréciable si l'on en juge par les difficultés que rencontrent maints philosophes à comprendre le réel. Son amour relevait la tête, en chantant, « *Tempo, pour écrire comme ça vous chante* », il resurgissait énergiquement, il ne pouvait s'interrompre. Il y allait à nouveau de son opérette, *L'Air du Gant*, c'était cet air-là qui le talonnait : « *Aussitôt il l'emportait (le gant), il le cachait, et de baisers le dévorait ...* » Flaubert avait son gueuloir. Lui, comme faire-valoir, il rêvait d'interpréter un opéra bouffe pour Émilie.

En ce moment, ils étaient certes éloignés, mais c'était pour mieux se regarder dans leurs miroirs respectifs, pensait-il. Loin des yeux, c'était près du cœur, la distance rapproche ceux qui s'aiment. Lui connaissait alors plus qu'une résurrection, un nouvel élan, un véritable saut dans cet inconnu, le mystère *Émilie*. Tel une galaxie qui s'éloigne à une vitesse de plus en plus grande de son foyer originel, depuis leur première nuit, le mystère de sa belle n'avait cessé de grandir. Allait-elle revenir ? Et si oui, quand ? Allait-elle demeurer ? Repartir, s'éloigner pour toujours, jusqu'au Big Crunch ou pire, jusqu'au Big Freeze ? Un rapide point comptable était simple à faire : Émilie était réapparue, une fois, une seule fois. Il quitta le Ritz.

III

La Lettre

Époque Glaciaire. Quai de métro désert. Depuis quelques semaines, Émilie n'écrivait plus, elle n'avait pas renouveler sa visite. Elle continuait de le hanter cependant. Son Emma, son Albertine, avait disparu. Comme le Manitoba, Émilie ne répondait pas, ne répondait plus. Il lui fallut bien admettre qu'elle avait disparu de sa vie. Toujours amoureux, certes, et même plus que jamais, il n'en était pas moins objectif et éveillé. Il ne bouda point. Ainsi évolue parfois l'amour, se dit-il. Il se mit à chanter du Julien Clerc, si l'on chantait ?

*Ce n'est rien,
Tu le sais bien, le temps passe, ce n'est rien
Tu sais bien,
Elles s'en vont comme les bateaux ...*

Il ne chercha pas à savoir ce qui avait amené ce retrait visible de sa scène privée de son héroïne balzacienne. Il n'en était pas à son premier coup d'archet, mais, n'écouterant que son désir, il se remit à son clavier et écrivit une lettre qui partit comme une flèche *Cupidon* vers Émilie. Il n'avait que trop attendu, il avait trop écouté son silence. Quelques secondes suffirent tant son appétit de générer des mots doux et forts était immense. Il était devenu boulimique d'Émilie. Voici la lettre, ou, lettre suit, lettre avec ou sans suivi. Une recommandation : elle ne doit être lue que par les personnes qui sont, ou ont été amoureuses, et en aucun cas par la gent de ceux qui se croient amoureux parce qu'ils ont lu la définition du mot *amour* ou par la meute des âmes frivoles tombées en amour uniquement pour avoir entendu parler, au journal télévisé ou sur Wikipédia, de cette passion fabuleuse qu'est

justement l'amour. Cette lettre est un poème en prose réservée :

Émilie,

Ton prénom m'est de plus en plus cher. Que suis-je devenu sans toi ? Un atermolement, probablement. Un balbutiement. C'est Aragon qui a raison. Un ver sur cette Terre amoureux de toute une galaxie ? Depuis ton départ, je te cherche, en chantant triste, sur ma toile, je veux te peindre, t'atteindre partout, en tout lieu je te désire, aucune barrière ne s'ouvre. Ton parfum m'inspire tous les poèmes que j'aime. Permits que je les sème, à tes pieds, à tes genoux je m'assieds pour te les lire. Je prépare notre prochain plaisir. Ces poésies, pour toi mon Émilie, quelque jour, bientôt, comme l'écrivait Balzac à son Étrangère, elles ne suffiront plus à étancher la soif que j'ai de toi quand nous sommes séparés. Je te demande plus et encore, je ne supplierai pas, à toi, simplement, je volerai un baiser, puis deux. De tes vêtements, comme nous le fîmes en Bretagne, je déferai tous les nœuds. Gentiment, un à un, tes appâts à nouveau je mettrai bas. Toi aussi, un baiser, puis deux, tu me voleras. Tu m'offriras tes lèvres. En haut, en bas, partout. Oui, je m'enfièvre. Ma sève est à toi. Comme nous le fîmes tantôt, aimons-nous.

C'était un chant vrai du faux départ, sauf qu'Émilie était partie toute seule, pour de vrai, à la gare, sans crier taxi, retrouver sa deux-chevaux, puis une fois, elle s'était rendue au Ritz, toujours en deux-chevaux, le valet avait bichonné sa belle petite voiture. « Qu'elle vous emmène au bout de la Terre, à Tobrouk ou bien je ne sais où ... », lui avait-il dit en lui rendant la clef des champs. Bien sûr qu'il allait la suivre au bout du monde. C'est ce que font tous les amoureux. Dans sa voiture bleue, il se ferait tout petit.

Écrire n'avait pas pour seul but de la ramener à lui. Ça le soulageait, tout simplement. Repousser la douleur du partir, de la disparition. La voir réapparaître dans son désert, après un dernier virage, miracle ou mirage ? Aimer à perdre la raison, voilà tout.

IV

Le contrepoint

« *Comme lorsque s'éloigne la folie des amours qui débutent* »

Haruki Murakami

Il avait ajouté quelques émojis à la fin de sa lettre. La missive envoyée, il attendait un signe d'Émilie, impatient. Il imagina que des émojis plein les yeux allaient lui répondre. Il se détendit. Il repensa en même temps au bon petit roupillon, aux pieds gentiment enlacés, enfin il s'endormit. Il fit cependant un cauchemar, il rejetait un méchant goupillon, celui qui avait béni une dernière fois le Père Godot avant son sommeil éternel, avant son non-retour. Pour se consoler, il se dit que Jésus s'en eût contenté, Lui le grand ressuscité. Dans son mauvais rêve, il sauta littérairement dans sa voiture et mit le cap sur Lamballe afin d'y découvrir le Moulin à Vent de Saint-Lazare. Il confirma à Don Quichotte que le dit moulin n'avait rien d'un ennemi et qu'il pouvait ôter en toute sécurité le plat de cuivre argenté qui lui servait de couvre-chef.

De l'eau bénite s'en écoulait. Il se trouvait dans les Côtes d'Armor, région idéale pour aimer sa jolie bretonne. Quand elle le rejoindrait à nouveau, - de ça, il était sûr -, ils iraient dévorer des crêpes, boiraient du cidre et s'aimeraient dans le lit douillet d'une chambre d'hôtes, dans un lit frais, dans un lieu non loin de l'Île de La Belle Hélène, mais sur la terre ferme. Cela sentait bon les draps blancs. Il s'identifia à Ghislain de Bretagne, poète disparu mais capable de résurrection, chevalier d'Émilie. Passer quelques heures avec sa bienaimée, par le biais de l'écriture, le rendait heureux.

À son réveil, il trouva la réponse d'Émilie à sa prose par retour de courriel. Comme prévu, des émojis choisis décoraient en guirlande ses mots.

Elle qualifiait son écriture de romantique. Elle lui en faisait le compliment anodin. À tel point qu'il était sur le point de lui demander : « Aimes-tu ? » Mais il se ravisa, il n'était pas romantique. Il devait cesser ses enfantillages. Pour le moment, il désirait la cajoler avec ses mots. Mais il devait aussi la contredire. Non, son message n'était pas un babillard romantique, un poisson frétilant pêché en eau trouble, servi sur un plat chaud, peut-être, il était une fois une tartine beurrée recouverte de confiture ... Bonne pâte, il n'était pas balanceur de lasagne, sa lettre était avant tout romanesque, c'était un petit poème en prose, pas une ode, une simple odelette à la joie, écrite au petit bonheur-du-jour, fusain sur bois de rose, elle sonnait comme une chance à saisir. *Mensonge romantique, Vérité romanesque.*

Quoiqu'il en fût, un froid glacial semblait les séparer. La bise sibérienne avait remplacé les baisers volcaniques. Optimiste enragé, il cherchait un igloo. Quand la bise arriva, il chanta, *on a vu souvent rejaillir le feu d'un ancien volcan* ... Quel chanteur ! Oui, un chanteur abandonné.

Ghislain, le poète disparu (mais, rappelons-le, capable de résurrection) avait écrit : « *Si ton cœur pleure, si tes amours sont risibles, si tu es en colère, essaie de le dire avec une chanson* ». Alors, il écouta Charles Trenet. Comme le poète de *La Folle Complainte*, dans sa vie, il y avait tant de choses qu'il n'aimait pas : la guerre, la mort, l'absence absolue. D'elle, il était complètement marteau, mais il ne bossait pas pour des clous, il aimait son sort, il avait aimé son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, sa famille sans cesse réinventée, oh, oh ! Éclectique, il cliqua sur *Maroon 5* pour mémoire, il comprit qu'il avait besoin de cette jeune femme, laquelle avait besoin de lui. Il n'était pas Tarzan mais elle était sa Jane. Il décida de lui écrire une autre lettre. Quel épistolier ! Oui, un écrivain public privé d'amour.

V

Diverses tentatives de résurrection : de la lecture à l'écriture

Quand il était amoureux, si une belle semblait à nouveau inaccessible, il se réfugiait dans la littérature, source de son énergie primaire. Adolescent, dans ses lectures sans cesse amoureuses, Emma Bovary l'avait fasciné. Précisons au passage qu'il réfutait les analystes sommaires, lesquels faisaient de son héroïne une jeune femme sans consistance. Ces gens-là ne savaient pas que ce sont les passions qui génèrent l'énergie, la vraie vie, ils n'avaient rien compris à son Emma. Même qu'il l'avait rencontrée, un jour, dans un train qui l'emportait à Charleville.

Côté fantômes, pas canonique pour un sou, il avait toujours été intrigué, et même attiré, par les amours ancillaires, par la bonne du curé, par les maîtresses servantes de Victor Hugo, elles n'étaient pas sages, comme lui à l'école élémentaire, puis à la grande école des femmes. Bien sûr qu'il fallait la garder, la bonne, et pour toujours. Qu'on lui achète une nouvelle passoire ! Il y avait justement une promotion aux Halles, chez Dehillerin.

À la Maison du Chat-qui-pelote, il aurait choyé Augustine plutôt que sa sœur, mais aujourd'hui, c'était Émilie qu'il aimait, déclaration des joies de l'amour, renaissance de cellules trop longtemps emprisonnées. Aujourd'hui, Emmi avait remplacé Emma.

Donc, comme annoncé plus haut, il prit la haute résolution de lui écrire derechef, d'ailleurs, elle avait eu la gentillesse de lui répondre, même si ce n'avait été que par politesse. Il prit le parti de revenir au vouvoiement. Il lui fallait cette fois-ci concocter un petit message original ou pas, en prose ou pas, pour icelle qu'il aimait. Il avait rendez-vous avec elle, télégraphiquement, numériquement. De tout le reste il se moquait. Parfaite elle était.

Surtout, qu'elle ne changeât rien. Rien du tout. Comme dans le quintette du Barbier, tout irait bien, oui, tout irait bien. Ce serait extraordinaire de tout recommencer, avec elle. Il lui savait gré d'avoir accepté ses assiduités. Loin d'elle il se sentait puni. À quand la résurrection, à quand le retour de l'amour pour du vrai ? À quand une nouvelle envolée de baisers ? Elle était toutes ces choses si rares chez un être. Il ne fallait pas que cela changeât. Elle était adorable, désirable. La nuit, il devenait fou. Un jour, il lui ferait une petite surprise, il lui enverrait un visa multiple, pour des années-lumière, à destination du Pays des Mille et Trois nuits. Comme le sien, son cœur ferait tellement boum, qu'il s'emballerait. Jument verte, elle courrait vers lui, à bride abattue, puis sans bride elle l'aimerait. Enfant de la balle depuis son plus jeune âge, elle était à nouveau dans son camp. Il se dit qu'il avait droit à une seconde chance dans sa vie sentimentale à deux balles. Il avait pris la balle au bond quand elle s'était présentée en la personne charmante d'Émilie. À lui de l'attraper au rebond maintenant.

Dans l'enveloppe de sa lettre, - car il voulait écrire son message à la main et user des services de La Poste -, il glisserait deux folios seulement, éviter les surpoids de mots et les timbres de voix non musicaux. Ne pas retarder son cri d'amour. Ces feuilles volantes n'étaient ni mortes ni vertes, c'était l'automne, Verlaine, les sanglots longs des violons du poète maudit ne blessaient pas son cœur. Comme à l'accoutumée, il était plutôt confiant.

Son texte commençait par la phrase suivante:

Je ne rêve que de vous ...

Certes confiant, mais prudent aussi. Si sa prose se voulait toujours poétique, elle était aussi *médiatique*. Il prenait tous les risques pour retrouver sa course interrompue au bonheur complet, donc charnel. Il lui fallait à tout prix la convaincre de franchir une seconde fois avec lui le

fleuve Amour, entre nuit de Chine et Russie. Mais, en somme, comme en songe, il ne pouvait être rubicon, sinon, ils remonteraient tous deux le temps pour se retrouver en été, saison où tous les chassés croisés sont permis. Si d'aventure il échouait, pour se consoler, il finirait avec la face rubiconde des paysans peints par Breughel. Le champagne remplacerait la bière.

- Prose médiatique ou magique, demandera le lecteur ? Oui, je m'explique :

Le terme *médiatique*, ici et maintenant, ne veut pas dire public et à large diffusion, cette histoire est un conte privé, où un certain nombre de mots de passe, ou plutôt de clefs, sont nécessaires à la compréhension et à la pénétration extatique, secret bancal oblige. Comme dans un château hanté, derrière les portes, savez-vous ce qu'il se cache ou se trame ? Non, nous ne le savons pas. Il nous faut d'abord trouver l'aide à tout faire du curé et l'endroit protégé, gardé secret, où elle cache la bonne clef. Inutile d'appeler Saint-Pierre. *Médiatique* veut simplement exprimer que l'amoureux, l'amant, le galant, c'est selon, selon les époques, utilise toutes les technologies de communication mises à sa disposition par Apple et Google, entre autres, afin de séduire une fois pour toutes l'objet de son rêve, de plus en plus obsessionnel : sms, photos, vidéos, émoticônes, réseau fermé, privé, dual, personnalisé veux-je dire, données, reprises, baisers virtuels volés (c'est-à-dire, réclamés à grands cris), jeux de mains, pas de vilain, jeux mathématiques à sommes gagnantes, révolutions télématiques, nano-micro-macro informatiques, love data, images inventées, sons restitués des voix prémonitoires annonçant leur communion totale ... Oui, finalement, tout ça était aussi magique. Il faut bien l'avouer, à sa façon, il essayait de rivaliser avec Harry Potter. Après bien des aventures, Harry, qui, apparemment ne la cherchait pas, trouvera sa belle. C'était encourageant sauf qu'il avait fallu lire 7.000 pages avant que leur histoire ne les réunît, eux qui s'aimaient. Avait-il, quant à lui, semer un nombre suffisant de feuilles volantes sur la voie lactée qu'ils empruntaient depuis le début de leur idylle épistolaire avant même d'avoir appuyé sur la gâchette ?

Au cas où, - mais j'insiste -, seulement au cas où les choses prendraient un peu plus de temps qu'à l'accoutumée, alors, tel un héros antique, plutôt à la recherche du temps perdu qu'à celle, plus hasardeuse, de la Toison d'Or, il avait prévu de temporiser et de conclure sur un petit épilogue emprunté à un grand poète. Peu importait la méthode pourvu que l'ivresse à deux revînt. Utilisant un gaz noble, l'argon, pour augmenter son énergie, et une huile non moins noble, l'argan, pour préserver la douceur, pas hollandais volant mais français navigant, du type argonaute, dans tous ses états, dans un ballon rouge gonflé à l'hélium (la bouteille à la mer était un moyen trop long et hasardeux), il allait envoyé à Émilie, une chanson, chantée par Jean Ferrat sur un poème d'Aragon,

*C'est un rêve modeste et fou
Il aurait mieux valu le taire
Vous me mettez avec en terre
Comme une étoile au fond d'un trou*

Mais, il est où le message en prose Je ne rêve que de vous ? Le voilà, le voilà ...

*Mon Émilie, vous êtes partie. Où que vous soyez, je ne rêve que de vous
Le jour, cachée comme une étoile, le soir, dissimulée sous votre voile. Comme
moi, à vos pieds, bientôt il tombera. Enfin vous serez nue, à nouveau, comme
au premier jour. Implorant, bénissant votre retour, je vous contemplerai à
perte de sens. Tu me diras, Aime-moi ! Seulement ces deux mots, chuchotés,
si beaux, et je serai à toi. Partout je vous vois céans, maintenant. Mon âme
vous réclame. Mon corps cherche vos lèvres. Offrez-moi une bouchée d'or.
Cet amour, nous le devons à Dieu Lui-même. Il a voulu que je vous aime.
Laissez-moi donc vous adorer, vous cajoler, vous surprendre, vous prendre,
vous chevaucher, pour que vous haletiez, pour mieux vous faire crier, vous
retourner. Laissez-moi, à nouveau, tout aimer en vous, tout partout. Tout
bas chantons notre joie. Qu'elle demeure en moi. Que je sois en toi. Car, c'est
écrit, éblouis, une nuit, bientôt, dès tantôt, nous n'aurons de cesse, nous cou-
cherons comme avant de longs baisers sur nos corps. Pour jouer notre accord,
nos mains, libres, s'échapperont. Promettez-moi, dès maintenant d'être à moi,
tout dedans. Vous êtes en mon for. Je l'ai senti, je l'ai voulu, aujourd'hui*

je l'espère. Je vous veux mienne encore. Ce n'est pas une chimère. Acceptez notre sort. Je veux redécouvrir vos seins. Ils réclament tendresses, doux suçons. À regret, mes mains quitteront vos reins, mes lèvres seront à l'unisson. Vos seins attendent ma succion. Avides, ils pointent, mes lèvres s'en emparent. Il n'y a plus de remparts. Il n'y aura pas interruption. Je comble votre désir, vous le mien, je les sens poindre, je veux vous rejoindre, ouvrir la porte de votre plaisir. Sous le parfum de l'ambre, à nouveau vos reins se cambrent. Sur vos seins, mes lèvres et mes mains s'attardent, mais, comme vous, il me tarde, et, sur notre joli conte du désir trop longtemps contenu, rempli de vos charmes mis à nu, mon plaisir, comme un élixir verse une larme crue. Bientôt, je ne pourrai plus rien arrêter. Ma sève, elle vous inondera. Je descends vers votre porte la plus secrète, elle m'obsède, en bas, une seconde encore, la dernière, vous allez vous ouvrir. Je vous aime prête à défaillir. Revenues, mes mains saisissent vos reins, vos cuisses se relèvent comme vos seins. Immense moment, divin transport, votre triangle magique se révèle à moi comme il le fit jadis. Sous cet angle polyèdre mes lèvres provoquent vos lèvres. Oui, ma vie pénètre en vous, à nouveau vous m'accueillez. Pâmez-vous ma belle Émilie, nous nous décollons.

Nous venons de dévoiler le contenu, jusqu'ici secret, de la lettre à Émilie, silencieuse, esthétiquement comparable à celle d'Élise, mais avec un avantage sur cette dernière: répétons-le, l'auteur n'étant pas romantique mais romanesque, cette histoire d'amour ne peut que bien se terminer. Se terminer ? Une histoire d'amour *romanesque* ne s'arrête jamais. C'est là son originalité. Le plaisir dure longtemps. Point de chagrin ! Et, si d'aventure, elle devait s'arrêter, ce ne serait qu'une contracture. Bien vite, tout recommencerait. On perçoit l'optimisme, non pas béat mais enragé, de l'auteur. Éconduit malgré lui, il est son propre médecin, l'écriture est sa thérapie. Il a tout perdu ? Il repart à zéro, ne regrette rien, ou presque, - qui ne tente rien n'a rien -, il tente donc le tout pour le tout, sa lettre peut faire tout basculer, dans un sens, dans un autre,

tant pis pour les aléas, il n'arrêtera pas de jacter si cela doit lui permettre de toucher à nouveau le jackpot amoureux.

Il posta sa lettre dans une de ces boîtes jaunes sur laquelle des graffiti en forme de cœur entouraient parfois le logo de La Poste. Il se dit que c'était là de bons signes, les cœurs gratifiés. Il ne lui restait plus qu'à attendre. La lettre arriverait à son port. Mais, pris par le doute, il se ravisa, deux précautions valaient mieux qu'une, dès son retour à sa tablette, il emaila son Émilie, il lui courriella une copie de son rêve. Point de temps perdu. Si bien que le miracle eut lieu, une sorte de retour sur investissement hautement sentimental.

VI

Émilie est revenue

Adolescent, une autre de ses héroïnes avait été Mathilde de la Mole, précédant Emma Bovary de quelques années, vêtue de rouge et de noir comme Booz était vêtu de probité candide et de lin blanc. Quel rapport me dira-t-on ? Aucun.

Il était fou d'amour pour son Émilie ? Puisqu'on vous dit qu'elle était revenue. Enfin, c'est lui qui l'avait rattrapée, sur invitation. En amour, c'est ce qu'on appelle l'effet de la double lettre. Il consiste en l'envoi successif de deux missiles, à quelques jours de distance (le second doit atteindre sa cible amoureuse dans la foulée du premier comme un rappel, une confirmation du 'Je t'aime'. Grâce à ce subterfuge, mais surtout grâce à Dieu, il se tenait donc en face d'Émilie, dans une jolie chambre, en Bretagne.

Il ne posa aucune question. L'amour a cette particularité d'enflammer, mais aussi de faire naître l'inquiétude. Émilie avait-elle eu peur de toutes ces émotions, de ses pulsations affolées, de son corps bouleversé ? On passe à autre chose ? Oui, on passe à autre chose. Apparemment, s'il n'était pas victime d'une hallucination, son vœu le plus cher, le retour d'Émilie, venait d'être exaucé et cela suffisait amplement à sa joie, qu'elle demeurât. Délire prophétique, l'œstre de Vénus, ce désir ardent des plaisirs de l'amour, avait fécondé l'œuf de la Nuit. Émilie était là, face à lui, - lequel des deux faisait face à l'autre ? - Miroir à deux faces. Elle n'était pas encore blottie dans ses bras, mais elle était là, à nouveau, pour de vrai. C'était merveilleux d'être amoureux d'Émilie, tout le temps, mais surtout aujourd'hui, jour de miracle. Maintenant qu'elle était de retour que devait-il faire ? Dire ou se taire ? Leurs mains tremblaient,

reflétées par leurs ombres surprises de s'être retrouvées. Ils ne savaient comment s'approcher, comment se donner la permission de s'aimer, comme la toute première fois.

Tout à coup, in petto, il eut une idée. Ils iraient à la chasse aux papillons, attraperaient l'insecte qui était responsable de la disparition, heureusement temporaire, d'Émilie, et l'empêcheraient de nuire derechef dans la nuit. L'effet papillon, merci ! À ce prix, ils allaient s'en passer. Cet animal ailé aurait dû déclencher une magnifique tempête amoureuse, et non pas faire dériver le radeau de sa sirène vers des îles lointaines dont ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre le nom ... Dans ces conditions, se rejoindre relevait des plus savants calculs réservés aux astrophysiciens. Mais, en ce moment précis, il avançait pas à pas, tout beau, vers elle. Ses yeux devenaient ses cieux. Elle ne disait mot. Grâce à Dieu, leur connivence se rétablit enfin, qui plus est, à la vitesse de la lumière qui jaillit dans les yeux d'Émilie. Lorsque, enfin, tremblantes ou pas, leurs mains se réunirent, puis leurs lèvres, puis leurs corps, dans le grand lit aux draps immaculés, *c'était comme si tout recommençait, la même innocence*, celle de la chanson de Ferrat. Comme la première fois, ce fut une explosion de tous les sens dans tous les sens, cette seconde fois, sans attendre.

Mais que s'était-il passé ?

À réception de son second message, encore tout feu tout flamme, Émilie lui avait mandé de venir. Elle avait repris le vouvoiement, elle aussi. « Rejoignez-moi ! » ordonnait son sms. Elle l'accueillit dans la même chambre, dans cette île idyllique de Bretagne où ils s'étaient enfin défaits l'un l'autre quelques jours auparavant. Elle se tenait debout, près de la fenêtre. Elle était toute probité, elle avait revêtu un long voile de lin blanc, simple prétexte, on eût dit une héroïne grecque. Comme il le lui avait crânement prédit sans oser y croire, son voile tomba sur le sol. Alors, Émilie fut toute nue. Pas encore enfouie dans le lit, comme la première fois,

mais debout. Son désir d'elle devint incroyable, insupportable, il souhaitait qu'elle le ressentît elle aussi, pressant, l'assouvir, à deux. Lentement, il s'agenouilla. Il caressa, bécota ses genoux, il descendit encore, baisa ses pieds. Il releva la tête, elle massa ses tempes. Ils n'oublieraient jamais cette escapade de leurs corps, tout à coup décidée, pas par la tête, mais par la tyrannie des sens. Après des années de cour, assidue, de déclarations enthousiastes, ils s'étaient faits amours.

En ce petit matin, *épuisés mais ravis*, tous deux époustouflants, bohèmes, pleins de poèmes, ils s'accordèrent une heure de tendresse. Ils ne se volèrent que de tous petits baisers mais le souvenir encore chaud des longues embrassades de la nuit en augurait bien d'autres. *Fallait-il qu'ils s'aimassent et que la vie les aimât* ... Désormais, ils n'en finiraient plus de se faire l'amour.

L'ancien volcan platonique, pas si vieux que ça, s'était réveillé grâce à la poésie, lui confia-t-elle. Émilie ne lui avait jamais caché qu'elle aimait ses poèmes comme elle aime la vie.

VII

Surtout, maintenant, continuer à l'abreuver de poésie

Après avoir chanté toute la matinée sous la douche, ils étaient fin prêts pour aller engloutir un petit-déjeuner brunch composé par l'Aubergiste de Rabelais. Enfin, pas tout à fait prêts. Avant, Émilie fut la plus belle pour venir virevolter dans les bras de son galant toujours impatient d'étreinte. Elle aussi se sentait un cœur à danser tout l'été. Puis, quand l'invitation à la valse de Weber prit fin sur un largo solo du violoncelle, quand une dernière bise fut chaude venue, après le diable au corps, nos deux cigales sentirent venir la fringale aux corps. La faim avait remplacé le diable. Ce fut un repas de reine : brunch au champagne. Les derniers croissants à peine dégustés, une gorgée de café parfumant encore leurs lèvres, ils rejoignirent l'intimité de leur chambre. La tendresse reprit. Ils se permirent encore quelques caresses mais bien vite, de concert ils s'endormirent. Émilie s'était blottie dans ses bras. Au réveil, ils n'auraient su dire qui s'était endormi ou réveillé le premier ou la première, qui était dans les bras de l'autre. La belle finit par s'échapper vers la salle d'eau. De plus en plus, il prenait un indicible plaisir à la voir nue. Était-ce parce qu'il l'avait tant attendue, imaginée toute blanche, rose pâle ? La beauté de son corps l'émerveillait, tout simplement. Elle promet de revenir après le bain, encore plus désirable, vers son clown.

Puisqu'elle prenait son bain, il la laisserait s'ébattre seule, pour mieux savourer l'instant des retrouvailles imminentes. Elle aussi le voudrait. Depuis qu'ils avaient renoué, - il faut bien appeler un chat un chat -, depuis la veille au soir en fait, ils n'en finissaient plus de se retrouver, comme s'il leur fallait compenser tout ce temps perdu, - une semaine trop longue -, comme s'il fallait oublier au plus vite cette première séparation, celle qu'ils avaient tant voulu éviter, ou tout au moins gérer au mieux. Il lui fallait cependant patienter. Alors, il écrivit un poème pour célébrer ce matin triomphant. Enfin, c'était plutôt l'heure des Vêpres mais

il leur semblait que l'aube s'était prolongée, que tous leurs matins du monde se joueraient désormais à la viole d'amour, leurs dos courbés vers le plaisir, le son de l'instrument du Moyen Âge se prêtant de manière épatante à leur jeu, ébats préparatoires jusqu'à l'arrivée des anges de Gozzoli. Elle était sa sainte colombe appétissante. Quand il eût fini sa composition, il plia le papier, le glissa dans une enveloppe, - préserver le mystère -, il l'abandonna quelques instants sur le chevet. Il se dirigea vers les thermes valentins et toc-toqua à la porte. Le lait d'ânesse masquait les attraits délicats de la reine du sabbat incarnat qu'ils avaient vécu encore quelques instants auparavant. L'eau fumante ne laissait surnager que les pointes de ses seins levées. La vue de leur érection réveilla les merveilleuses sensations des succions de la nuit à peine échappée de leurs corps, réfugiée. Contemplation silencieuse. Circonvenir le désir. Parade trouvée: il resta à l'orée du plaisir, retourna près du lit, se saisit du plateau vidé de ses fruits défendus, y déposa son enveloppe et porta à nouveau ses pas vers la salle de bains.

Belle renarde qui apprenait à devenir louve, Émilie se saisit de la feuille verte. Telle la jument née à Claque Bue en Terre Adélie, elle se leva d'un bond de la baignoire, et, comme si elle avait voulu lire en lui, lire toute nue devant lui, son corps longiligne couvert de mousse blanche laissant cependant deviner ses trésors féminins. Féline, elle ouvrit le fourreau de vélin, déplia le folio, lut avidement :

*Puissance du Verbe,
Baudelaire,
Comme une immense gerbe
Dans l'air*

*Sans cesse
Ses mots jaillissent
Puis, assemblés, ils tissent,
Avec paresse,*

*Des phrases profondes
Comme des vagues, elles nous emportent
Elles ouvrent des portes
Secrètes, bientôt refermées sur l'onde*

*Poésie de la musique,
Verlaine,
Vers Vous, mon unique
Elle m'entraîne*

*Alors, je rêve de vous,
Étrange et pénétrante,
Vous,*

Femme qui chante

*Mon ardeur,
Quand je dors,
Sur mon cœur
Dans mon corps*

*Révolution,
Rimbaud,
Dans les tourbillons
Un bateau*

*Mots parfois impénétrables
Ils ne sont pas toujours en liesse
Mais toujours, vers Vous, inévitable,
Ils me ramènent, sans cesse*

*Encore vers Vous
Les couleurs et les voyelles
Elles s'envolent, tabous,
Vers le Ciel*

*Je lis ces poètes à la ronde
J'écoute leurs messages assourdis
Du bout de leur mappemonde
J'entends votre cri*

Il attendait, épiait le mouvement de ses yeux et de ses paupières, se distrait de ses appâts épars sous la mousse blanche qui peu à peu se volatilisait.

- Je l'aime beaucoup. Tu as maintenu le vouvoiement ?
- Je parle à une reine. C'est la vocation des poètes.
- Des poètes maudits ?
- Non, trois poètes proches du Ciel. Écoute ce qu'ils ont écrits pour les amoureux :

« Je reconnus la déesse »
Rimbaud

« Chute des reins, chute du rêve enfantin d'être sage »
Verlaine

« Être un saint à l'intérieur de soi-même »
Baudelaire

- Deux vers te concernent seule, toi que j'aime.
- C'est étonnant comme les poètes ne font que parler d'amour.
- Le troisième vers, nous pouvons le partager.

- Je t'aime.
- Enfin !
- Je t'aime depuis longtemps.
- Oui, mais c'est la première fois que tu le dis.

On imagine jusqu'à quel degré de félicité, ce 'je t'aime' prononcé deux fois par Émilie, combla l'amoureux dont le cœur faisait boum. Son cœur à elle aussi faisait boum. Charles Trenet en eût été ravi.

On peut donc parler de retrouvailles réussies.

VIII

Prochaine étape sur la route de Saint Jacques : lui chanter une chanson, lui proposer une ballade

Il ramena Émilie vers Paris. Il la déposa à la Gare Montparnasse. Il eut le sentiment qu'une nouvelle fugue se préparait mais il ne dit mot.

Les jours passèrent. Émilie ne se manifestait pas. Comme il se doit, il resta coi et limita ses joies à l'écriture. Sa poésie continuait à la bien poursuivre. Il ne sait pourquoi, en ce moment, il la couvre encore et toujours de poésie. Peut-être est-ce ... ? Le désir de la savoir dorlotée par ses mots. Peut-être est-ce ... ? L'envie lui aussi d'être aimé par son Émilie ... En fait, tu sais quoi lectrice, lecteur ? Plus que jamais, j'ai envie de la découvrir. Ses charmes attisent mon désir, ardent, comme un buisson, féminin à l'extrême, message provocant. Que veux-tu ? C'est mon tour. Ce soir, je réclame les baisers de la volupté. Que veux-tu ? Un baiser, vous dis-je. Mon aimée, me le donnerez-vous ? Vous sentirez, et mes lèvres, et ma langue, et votre bouche, il faut bien que je touche. Vous n'êtes pas une poupée. À la fin, au fin du fin, en ce monde, notre course est vagabonde, elle nous mène vers une île bretonne. Sans un baiser, je ne saurai dormir, je vous supplie ma Mie, envoyez-moi, au moins un baiser.

Il parcourut la ballade des François, chemin poétique à cheval sur le Moyen Âge et la Renaissance, il but un verre de Mont Corbier, histoire de villonner un tantinet et finit par se consoler en rêvant des dames du temps jadis. Il se serait bien pendu au cou de l'une d'entre elles. Justement, dans sa prison, dès qu'il s'évadait par la pensée, la dame convoitée avait les traits d'Émilie.

À nouveau, la folle complainte le hantait, la poésie, c'est aussi la chanson, chanson de gestes, probablement voulait-il batifoler, avec la bonne, pas sage, de la folle chanson.

« Les jours de repassage, dans la maison qui dort, la bonne n'est pas sage, mais on la garde encore. On l'a trouvée hier soir, derrière la porte de bois, avec une passoire, se donnant de la joie. » CQFD

Puis, une autre chanson, pour elle, de Verlaine :

« Tes yeux sont les plus beaux du monde, et de ton sein je suis avide. »

Maintenant, lorsque son cœur faisait boum à nouveau, comme un stylo sans limites, il ne pourrait plus s'empêcher de faire glisser des mots par milliers, pas toujours les mêmes, sur des feuilles blanches, virtuelles ou pas. Ces paroles, il les livrerait à Émilie comme des sacs remplis de billets doux.

Sa couleur favorite était le bleu, il écoutait une radio, puis une autre, elles lui fournissaient des ondes musicales. Comme un gosse idiot jamais triste, le cœur plutôt léger, il envoyait des ballons rouges émoticons à la belle en son âme et en son château. Comme François René, il était galant, habillé tout de bleu-naïveté.

Avec la régularité d'un moine cloîtré, il expédiait ses écrits à Émilie. Elle ne répondait pas.

IX

Sa prière

Rien n'y faisait. Lors de la première disparition de la belle, poésie, chansons, extravagances, divagations parfois, avaient réussi à lui ramener son Émilie secrète, fugace, insaisissable, éphémère, impénétrable, indéfinissable, fuyante. Leurs retrouvailles avaient été merveilleuses. Il n'empêche, elle venait de fuguer derechef. Était-elle une Arlésienne dans l'âme? Que lui manquait-il ? Cette fois-ci, il eut recours à la prière.

Il voulait compléter le plan éphémère de sauvegarde de son amour, il adressa donc, avec un rien d'érotisme, un grain de fantaisie, un vent de folie, une prière à Dieu qui demanderait peut-être à son secrétariat de la transmettre à Émilie. Sa prière, véritable supplique, prit la forme d'un monologue dithyrambique, auquel il était réduit en son absence :

- Mais, mon Dieu, répétait-il, faites qu'elle se donne à moi, à nouveau, encore, toujours, en fait, chaque jour que tu fais ô mon Dieu, je n'y tiens plus, pourquoi a-t-il fallu que ses mains me touchent, que je la couche, tant pis si maintenant elle ferme ses beaux yeux pour éviter mon regard. Dès lors, à nous les nuits merveilleuses, enchanteresses, le divin ravissement, les galantes ivresses en bal d'Asnières, sans parler de la folle exaltation qui s'ensuit. Je veux qu'elle me reprenne tous ces baisers que je lui ai volés, là-bas ... Comme dans un drôle d'opéra-comique revu par ses soins, amant d'opérette, il était prêt à bisser la combinaison gagnante d'un pauvre pêcheur de perles et d'un brésilien ... Il poursuivit son chant sous les palmiers :

- Déjà je crois la voir toute dévêtue, j'entends sa voix tendre, enfin elle me murmure, 'Je t'aime', puis, cette même voix, devenue sonore, me réclame un premier baiser, je crois rêver, elle anticipe ma demande, comme un missile

exauce sept vœux capitaux. Nos lèvres, se croiseront à nouveau sur un point rouge incandescent. Tout ça se passera un dimanche, bien évidemment, soit au bord de l'eau lumineuse de l'Océan Indien, dans la nuit de Sri Lanka (l'eau est rendue luminescente par les rayons de la pleine lune qu'elle absorbe mais renvoie aussitôt vers le couple), soit dans le Morbihan entre Vannes et Lorient si Émilie préfère. C'est long, tout ça, me direz-vous, eh ! oui, cela prend du temps. Mais si, avec le temps tout s'en va, nos baisers dureront plus longtemps, ils clignoteront comme le Phare d'Alexandrie, elle sera ma Leïla, mon Amal, Aphrodite nue. Ce rêve, étrange et pénétrant, - Verlaine avait raison -, dans lequel, devenus presque immortels, nous nous aimerons, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, mais surtout pas, pas du tout, ce rêve ne me suffit plus, j'ai trop attendu, il me faut le glorifier, et, sculpteur de notre idylle statufiée, honorer le culte de ma déesse. ()*

(*) Devant cette déclamation, un peu décousue de fil blanc, il faut bien l'avouer, nous demandons à la lectrice, au lecteur, de nous donner, non pas l'absolution, mais de nous accorder une indulgence plénière (ou même partielle). Il ou elle trouvera facilement sur Internet le formulaire divin. Les indulgences sont parfois en promotion, le temps d'un jeudi noir ou blanc (code promo : canon 992).

Voilà, le plan poétique complété par la prière. Une telle foi ne devrait-elle pas suffire ? Si fait ! Enfin presque... Il manque un pot de confiture.

X

La Confiture de Bisous

*« Le Petit Chaperon rouge a été mon premier amour.
Je sens que, si j'avais pu l'épouser, j'aurais connu le parfait bonheur ».*

Charles Dickens

Il était à la recherche du bonheur parfait. Bien sûr, il avait connu, la première nuit, une félicité inavouable, puis l'extase physique et mentale s'était répétée lors de leurs retrouvailles. Mais ce courant alternatif qui passait entre eux, il aurait bien voulu le transformer en courant continu. Oui, mais la puissance a son prix. Pour réaliser son rêve d'enfant, d'adolescent, d'adulte, il lui fallait absolument modifier, amender, améliorer, bonifier son approche. Il se dit que son amour avait besoin de ruses, - non pas de perfidie - , mais de jeu, de hasard, de vitamines aussi.

Émilie adorait les mandarines et les clémentines. Lui, il faisait ses délices d'une pêche blanche ou d'un abricot. Aussi, de l'un de ses séjours en Béarn, il rapporta pour son insaisissable égérie, un pot de confiture de sa Mère-Grand. Ce cadeau n'était bien sûr pas empoisonné, mais il supposait, il espérait, comme une sorcière bienaimée le lui avait assuré, qu'il contenait un sort, une espèce d'élixir fruité. Avant de lui offrir son pot de confiture, pour respecter le protocole courtois, - ou tout au moins l'idée qu'il s'en faisait -, sur la petite étiquette justement attachée au récipient, à la suite de « *Cette confiture a été mijotée avec Amour et Tendresse pour ...* » il prit soin d'inscrire comme récipiendaire le prénom 'Émilie'. La dédicace avait été imprimée en rouge. Au Moyen Âge, on eût choisi le vert. Puis, montant à l'échelle de soie il rejoignit Émilie dans son rêve et se mit à chanter, comme à l'opéra: « *J'ai connu une helvétienne qui n'a jamais pu élever le sien* ». À qui ou à quoi pouvait-il faire allusion ?

Il s'endormit la hâte au corps. Il se réveilla avant le jour. Avant de lui offrir son pot de confiture, il fallait la rejoindre. Elle venait de lui communiquer une nouvelle adresse, différente mais toujours bretonne, où il devait la surprendre dans les plus brefs délais. C'étaient les termes qu'elle avait employés. Il était 5h00 du matin quand il s'engagea sur le périphérique sud. Paris s'éveillait. Autoroutes multi-numéros, A6, A10, A11. Après Rennes, il prit la direction Bretagne méridionale et roula vers un petit village, près d'un bourg balayé chaque matin par le vent. Émilie lui avait précisé : « C'est la dernière bâtisse du village ». Tout de suite il aima cette location. Arrivé non loin de la maison aux volets bleus, il se gara discrètement, gravit les marches du perron, il lui semblait être celui d'un palais, s'arrêta pour reprendre son souffle (ce conseil lui fut donné par son iWatch qui préconisait une minute de respiration, soit également une minute de silence). La minute écoulée, il heurta le marmouset de cuivre qui ornait la porte, il entendit des pas de petit rat, Émilie ouvrit. Il crut tout d'abord que c'était Simone de Beauvoir jeune femme, déguisée en chaperon rouge, semblable à cette jeune fille rangée qu'il venait déranger. Avait-elle lu *Le Grand Meaulnes* ? Mais, c'était bien son Émilie qui, tout en s'exclamant 'Bon Jour', comme un souhait appuyé, lui tendit un panier où, déjà, une galette et un pot de beurre salé avaient été placés. Et lui restait bouche bée, prêt au baiser, avec son pot de bisous à la main et ses chansons plein la tête, il avait l'air d'un gosse idiot, ma mère l'Oye. « C'est pour vous ! » dirent-ils à l'unisson. Décidément, ils avaient du mal à se défaire du vouvoiement, ce qui après tant d'années de cour pouvait se comprendre. Alors, aux côtés des petits cadeaux inattendus de sa belle, il plaça sa confiture de bisous ... Faut-il y voir un ou plusieurs messages ? Ne cherchons pas à deviner. En fait, la lectrice l'aura pressenti, le lecteur l'aura compris, c'est un appel aux sens que se lancent à nouveau Émilie et son galant, ou plutôt, leurs sens manifestant déjà, se sont une fois de plus éveillés, chacun de leur côté, à leur façon. Comme quoi, sa théorie empruntée à la culture de l'amour en Grèce Antique était la bonne. Les sens donnent tout leur sens à l'amour. Les apaiser temporairement avec de la confiture de bisous est un moyen de se donner, de leur accorder un petit morceau de liberté. Oui, ils se sont tout dit

lors du premier retour d'Émilie, enfin, presque. Honnêtes, ils ont d'abord laissé parler leurs désirs, pour lui jusqu'à la fougue, redoutant parfois les foudres de l'être aimé. Mais Émilie a répondu avec une discrétion suave aux nouvelles assiduités, voire aux avances non déclarées de son prétendant. Leurs cœurs se sont aussi exprimés, celui d'Émilie, avec délicatesse, dans de courtes répliques aux multiples fantaisies poétiques. Lui sait que la multiplication des images est un miracle, - il vient de le lire à propos du Caravage -, alors il écrit poème sur poème. C'est sa manière d'échapper à la solitude, de se rapprocher de la lumière émise par l'Étoile *Émilie*, lumière salvatrice, incomparable, si ce n'est à celle envoyée par l'Étoile *Judith* depuis la Galaxie *Haenel* 2019 Y.

Prière et Confiture de Bisous les avaient réunis. Ils ne cherchaient pas à comprendre l'amour. Ils voulaient se comprendre. Ils aimaient s'aimer. Par intervalles.

XI

Son petit chaperon rouge

Nous abordons maintenant le troisième retour d'Émilie. Ce sera comme un virage. Qui dit troisième retour suppose une troisième disparition. En fait, à bien y regarder, ce que l'amoureux désorienté appelle 'disparitions' ne sont que des escapades, des prises de recul. Dès qu'ils ont digéré les riches apports de leurs rapports, il leur suffit de cliquer sur le lien qui les unit profondément et on peut alors parler de retrouvailles, de merveilleux instants où baisers, caresses et unions physiques renouvelés comblent leur attente mutuelle réveillée.

Au Chaperon rouge version psychanalytique, nous revenons tous.

- À quand le prochain départ ?
- À quand l'éternel retour ?
- Tu veux dire, son retour définitif, irrévocable et confirmé par une lettre qui serait tout à son crédit ?
- Oui ! Ce serait formidable. Un vrai mythe.
- Je ne voudrais pas lasser le lecteur, encore moins la lectrice, en abusant des aller-retour mais je ne fais que reproduire des mouvements de cœur constatés ici et là.
Aussi, plutôt que d'éternel retour je préférerais parler d'éternel recommencement.
- Émilie est-elle son chaperon rouge ?
- Pourquoi pas ? Il suffit de la grimer pour qu'elle renaisse, à la fois dévorée par son amant et rendue à la liberté pour mieux lui revenir.

Rassure-toi, Lecteur, nous n'allons pas ici, ni là, nous lancer dans une psychanalyse, toujours hasardeuse, du petit chaperon rouge : nous retiendrons uniquement que l'appétit sexuel du loup, tant décrié, ne

signifie pas que le séducteur veut uniquement consommer son amante, séductrice elle aussi, il veut seulement la consumer, la grignoter de baisers, comme *autrefois, plus d'un amant tendre et galant, de sa maîtresse osait voler le gant et de baisers le dévorait*, il veut simplement, avant la mort du loup en lui, sauvage voyageur, l'épuiser d'amour, la submerger, croquer avec elle une pomme non empoisonnée, une pomme d'amour, une pomme au sucre, toute rouge. Pour s'en convaincre il suffit de visiter le Donjon royal de Loches. Émilie, qui au début, ne voit rien venir, un mouchoir de Cholet à la main, fait signe à son amoureux. D'ailleurs, elle préfère voir en lui le loup plutôt que le chasseur. Le chasseur tue, le regard du loup, prédateur naïf, lui va droit au cœur.

On peut cependant relire ce conte du point de vue de l'amoureux malgré lui, j'entends de l'amant qui, dans les premiers temps, n'a pas courtisé sciemment Émilie mais dont finalement c'était le vœu inconscient de l'aimer et d'en être aimé. Il rêve de quatre maisons, en Bretagne. Pourquoi quatre ? Quatre maisons valent bien un hôtel. Il devient le prince charmant déguisé en mendiant, il frappe à la porte, agite le marmouset, il veut enfin vivre un conte de fées, avec Émilie. L'amour non vécu jusqu'au bout, c'est trop de pression, c'est trop de la moitié d'un bar, se répète-t-il. Au début était le Chaos, mais vivement l'Harmonie. Il n'est pas malade, pas complètement, contrairement au beau Serge, il n'a jamais été laissé seul le soir avec son désespoir, il sait qu'à la fin des temps, tout sera bien, tout finira bien, comme dans cette chanson-prière : « Raconte une histoire qui finit bien » C'est ce qu'il fait, présentement. La recette ? un peu de romanesque, beaucoup de tendresse, un amour passion, de la confiture de bisous et des baisers à la folie. Nous conseillons d'éviter le romantisme, même allemand, ou alors de n'en garder que les moments d'extase, de bannir absolument les fins tragiques, de n'en conserver que ces mots : « C'est une histoire d'amour, ma chérie, dis OUI seulement.

Tout ça, pour un simple petit pot de confiture, demanderez-vous ? Qui le mangera ? Émilie et son amoureux, tous les deux, les yeux dans les yeux, puis la bouche pleine de bisous échappés du pot de confiture. C'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait au chapitre précédent. Oui, mais où et quand cette fois-ci ? Dans les bois, pendant que le loup n'y est pas.

Si le loup y était, solitaire, il mangerait le pot de confiture. Non, les deux amants sont seuls, dans ces bois complices de leurs ébats à nouveau imminents. On ne va pas prolonger le suspens, Ô temps suspends ton vol. La ruse réciproque à laquelle ont eu déjà recours la belle et son ami, - celle du pot de confiture de bisous -, ils en ont fait aujourd'hui une salade de fruits mûrs, salade jolie, jolie comme Émilie. Subversion et submersion font parfois bon ménage. Émilie a défait son corsage. À lui elle s'offre, à lui s'ouvre, comme la première fois, la porte du Jardin des Délices, merci Saint Jérôme.

Rusez, abusez-vous, trompez votre attente, dissimulez votre émoi jusqu'à l'instinct, jusqu'à la cène du premier baiser, et je vous promets de vivre une histoire d'amour romanesque. Ainsi, de tous temps parla le poète, sous le soleil, sous la pluie. L'art nous aide à nous pardonner.

XII

Le Baiser Rouge

« *Je préfère l'élixir de ta bouche où l'amour se pavane* »

Charles Baudelaire

Sans trêve, à la manière d'un héros de légende, au fond des bois, il la couvrit de baisers. Sans repos, il volait au-dessus de ses lèvres et de son corps, se prenant pour un coucou échappé du nid. Plus qu'un rêve, c'était une promesse.

Pour avoir respiré sans repos les effluves des parfums émiliens, pour avoir virevolté et volé des fruits mûrs encore ensommeillés, il fut marqué au baiser rouge, un baiser brûlant, on peut l'imaginer. Il faut dire qu'ils étaient délicieux ces fruits. À la confiture de bisous partagée goulûment, dans les bois pendant qu'ils jouaient au loup, ils avaient substitué une pomme rouge au sucre, celle qui se trouvait dans le panier magique qu'Émilie avait reçu de sa grand-mère.

Être marqué au baiser rouge ... Le baiser d'Émilie n'était pas un simple suçon, c'était un sucre de gorge, une tétine diabolique, puis sur les lèvres, une sucette à l'anis d'Annie.

Assise en tailleur, belle odalisque, elle avait conservé sur sa peau la marque des lèvres de son amant. Plus souvent qu'à son tour il avait apposé sa bouche à travers et sur les vêtements transparents de sa jeune maîtresse. Nulle blanchisseuse n'aurait pu en venir à bout. Jamais couturière ne pourrait couper ces suçons tracés à la craie rouge sur fond blanc. Inondée d'amour comme une duchesse courtisée par Balzac, Émilie semblait ne plus pouvoir distinguer le miracle du merveilleux. « C'était magie », lui dit-elle. Pour toi je suis devenue païenne. »

XIII

Déconfiture :

Nouvelle échappée Elle n'en finit plus de fuguer
Solitude

- Émilie disparue ? Mais c'est quoi cette histoire où une belle pourtant aimante s'enfuit après chaque retour pourtant triomphant?
- Lecteur, je me borne à relater des faits.

Il était perdu. Le septième sens d'Émilie, le sens de la désorientation, l'avait porté vers le septième ciel. Mais, après le dernier retour, ne se sentant plus de joie, ne se tenant plus sur ses gardes, il avait fini par se fourvoyer. Il s'était demandé comment garder l'esprit d'Émilie occupé de lui. Être ou ne pas être dans les préoccupations d'Émilie n'était pas la question à se poser. Apparemment, il était dans les pensées de son amante intermittente, puisque sans cesse elle revenait. Le problème qu'il devait résoudre sans plus tarder, c'était comment assurer la présence permanente de l'aimée. Pour cela, il lui fallait poursuivre son plan de développement amoureux ébauché dans des chapitres préparatoires. Pour commander ce nouvel article de sa vie sentimentale, il devait tout récapituler, les acquis, les manquants :

1. À ses sens, comme pour tout Athénien né à l'Époque Classique, il n'y avait rien de plus sacré que l'amour physique. Or, à chaque étreinte, Émilie semblait partager sa joie.
2. En amour, la folie peut s'exprimer de différente façon, air de Lucie de La Mer Morte, Hermione, puis Oreste deviennent fous, fol qui se fie à l'amour ou à la douleur du partir ... Ils avaient sur fond blanc tous les deux choisi la folie douce.

3. Sans crime, ni châtements, il pensa lui offrir des cadeaux de fou, tous attributs de la beauté : un miroir grec, en argent, un peigne, acheté en Côte d'Ivoire, un collier confectionné par un célèbre pêcheur de perles nommé Nadir, d'autres cadeaux encore, des pots de confiture de sa mère-grand, des poèmes... La liste n'était point exhaustive.

4. Quand on échange un baiser, un miracle se produit, on n'est plus seul.

5. On n'est rien sans amour, rien du tout ? Oui, rien du tout ! Alors, il n'est plus rien. Il cherche après Émilie mais ne la trouve pas. Ses pulsions de vie se s'évanouissent à chaque interruption de leurs relations. Il voulait porter réclamation chez le dieu Éros.

6. Je ne sais pas si les poètes ont disparu, je ne le crois pas. Ils sont encore parmi nous, leur cœur fait boum durant toute une vie. Tant qu'il y aura de la joie, en chaloupe les cœurs se promèneront. Et tant mieux s'ils chavirent et chancellent à Paris, à la Grange aux Belles ou dans les Ardennes, à la Grange au foin. Le cœur léger, il s'voyait déjà empoigner l'amour, le cœur battant, lançant à cœur qui bat, un nouveau *Bonjour Mademoiselle*, à Émilie qui frémissait de vie, il faut bien qu'il se raconte une histoire, laissez-moi vous prendre par la main et vous emmener voir la mer qu'on voit danser ... Au commencement, à Paris, gouailleur d'avant-garde, comme dans un film d'avant-guerre, c'est l'éternel désir d'évasion qui l'anime. À la fin, à Orléans, il dira : « *Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse.* »

7. - À quand l'éternel retour ?

- Je crois avoir déjà répondu, de mon plein gré, à cette interrogation, sans vraiment subir la question. Aussi, contentons-nous de l'éternel recommencement, Lecteur, ne m'oblige pas à repasser par la case départ. Gardons nos vingt mille lieux secrets et nos trois cents mille kilomètres/seconde.

XIV

C'était hier

Envol. Il lui sembla que c'était hier, c'était depuis toujours. Son vœu le plus neuf avait été exaucé. Il avait souhaité revivre deux scènes initiatiques, leur première rencontre, leur première nuit.

Première rencontre :

Arrivé essoufflé à l'agence, il venait de croiser les yeux lumineux et en même temps sombres velours de la belle, exquise. Il les aima aussitôt, sa jolie tête légère aussi, ses cheveux foncés. Il la trouva inoubliable. Depuis lors, jamais la carte-mère, là-haut, dans son cerveau, n'avait pu supprimer le fichier suavement empoisonné qu'il avait renommé '*Je l'aime*'. Il la découvrit poétesse, dessinée par ses propres mots, elle adorait jouer avec. Il partait, il s'éloignait d'elle. Bientôt, une hôtesse fermerait la porte de l'avion, mais Émilie venait de lui en ouvrir une autre, celle de son cœur, toute grande ouverte dans la lumière. Son âme était venue se nicher tout là-bas dans sa tête, elle voulait le taquiner. L'avion roulait sur la piste, lui il volait déjà à contresens. Vers elle.

Première nuit :

Afin d'éviter les redites, les lecteurs pourront se référer utilement au chapitre qui rend compte de l'événement survenu entre Émilie et son chevalier ardennais, une nuit de pleine lune, dans la vertueuse Bretagne pluvieuse. Éblouissement. Désirs démultipliés, comblés. Plaisir au-delà des limites.

XV

Épilogues à la carte

- En aurons-nous bientôt fini ?
- Je ne vois qu'une façon de conclure : étudier différentes options.
- Pourquoi multiplier les options ? N'en faisons pas tout un plat ...
- Au point où nous en sommes, le modèle des options est utile.

Sciemment, les fins de représentation qui suivent n'ont pas été écrits en vers, ils ne visent donc pas à demander au public son approbation. Brentano confessa un jour à son amie Emilie Linder : *Ma vie est la plus merveilleuse des poésies*. Nous partageons cet avis sur la vie. Il ajouta : *mais elle n'a pas reçu mon approbation, ni celle des hommes, ni celle de Dieu*. On voit donc la difficulté d'obtenir un accord de la part de qui que ce soit si ce n'est celui donné par un musicien.

Enfin, on ne va pas épiloguer sur le bien-fondé de varier les épilogues, ce serait mettre un frein à la liberté, laquelle est constamment malmenée alors qu'elle a été octroyée par Dieu aux hommes comme une charte, comme le feu dérobé par Prométhée. Et la liberté d'aimer peut guider nos pas hésitants.

Précisons avant de détailler qu'une seule de ces options sera retenue par Émilie et par la vie. Allez, c'est parti.

Option 1

Il marchait seul, le long de l'avenue. Il décida de l'appeler. Elle décrocha.

- C'est vous ? Où êtes-vous ? Je vous croyais déjà parti.
- Je ne le suis pas. Je suis non loin de l'agence. Je voulais vous prendre en passant.
- Désolée, je vais à la salle de sport ce soir.
- Je me trouve en échec donc.
- Pour ce soir, j'en ai bien peur, je le regrette cependant.
- M'autorisez-vous à venir vous rendre un petit hommage, une minute suffira.
- Oui, bien sûr, mais je ne voudrais pas rater mon train.
- J'accours Émilie.

Son sang n'avait fait qu'un tour. La revoir, ne serait-ce qu'un instant ... Pressé de la saluer, comme on salue Marie, pleine de grâces, de douceur et autres friandises pieuses, il chemina à vive allure, un flacon de *Coucou Mademoiselle* en poche. Sur la grande avenue, c'était jour de fête, un marchand de fleurs avait recouvert le sol d'un parterre de roses. Cette image lui fit penser au tableau courtois, « *Le fleuriste amoureux* ». De là à lui porter un bouquet, il n'y avait plus à hésiter. Mais il n'avait pas une seconde à perdre. Il revint sur ses pas. Il arrêta son choix sur un bouquet rouge. C'était la passion, à n'en pas douter. Muni de ses deux présents, il fonça vers l'agence. C'était samedi, l'après-midi touchait à sa fin. Vite, ne pas trouver porte close. Non, Émilie, prévenue de son arrivée, ferait attendre son train, comme à Poudlard, elle lui accorderait sa minute. Ah, zut, il allait oublié les chocolats ... Jamais deux sans trois, se dit-il, pensant qu'il n'avait que deux cadeaux avec lui. Mais ouf, *La Maison des Sucrieries* était encore ouverte offrant tout du long de l'aune et de l'avenue, plus de bâtons carrés de guimauve et de carrés de chocolat qu'il n'en fallait pour satisfaire sa gourmandise d'Émilie, ce désir de la combler. Trois kilogrammes de truffes conviendraient. Mais elle devait prendre le train. Qu'importe, elle laisserait la grande boîte à l'agence. Il ajouta un petit ballotin d'assortis, plus facile à transporter. Puis, rêvant mentalement son approche, cette fois-ci, il se précipita vers son Émilie. La porte était encore ouverte, il entra, grimpa sans mot dire au premier étage, usant d'une échelle de soie. Émilie consultait sa montre.

Tout ballot, il déposa ses paquets sur le bureau. Émilie lui adressa un sourire qu'il ne lui avait jamais vu auparavant. Elle tapota sur son iPhone et annula la séance de sport. Puis, vive comme une eau transparente, celle d'un torrent, elle dévala les escaliers, il l'entendit fermer la porte d'entrée, elle ne tarda pas à remonter. Vers lui, elle avança. Elle l'embrassa. Goulûment. Au bout de l'aune, faut le drap ! Conserver sa féminité est la plus grande vertu d'un courant, électrique, féministe, qui emporte tout sur son passage. Médusé, oui, il l'était, elle régnait sur lui, mais ainsi, il sentait leur avenir sentimental protégé.

Option 2

Un hôtel en Bretagne

Un hôtel sorti tout droit d'un film de Jacques Tati, dans lequel on peut pénétrer à bicyclette, chanter, de joie ivre, monter les escaliers à vélo, apparaître au balcon, debout, comme on le fait à l'opéra pour accueillir son héroïne préférée de Rossini, lui entendre dire, comme Roxane, non plus : « *Taisez-vous* » mais « *Eh bien ! montez cueillir cette fleur sans pareille ...* »

C'est cette phrase qu'Émilie prononça : « Montez ! ». Elle l'invitait à ses côtés, dans sa voiture.

Comme pour l'option 1, il était médusé. C'était une nouvelle confrontation aux charmes d'Émilie, à sa puissance sur lui, à la force de ses mots employés au féminin, et plus encore, au pouvoir de ses non-dits effacés d'un seul trait « *Eh bien ! montez ...* » se répétait-il, incapable cependant de bouger. Elle venait de disparaître dans sa 2CV bleue. Un silence de circonstance régna quelques instants autour du véhicule. Elle rabattit la vitre en trapèze de la porte avant gauche et mit le moteur en marche. Le silence dut céder la place au ronronnement de la voiture prête à s'envoler.

On eût dit une 2CV 007. Elle ne releva pas la capote. « *Montez !* » répéta-t-elle. Il était cloué sur place. Alors, elle démarra en trombe sous la belle et chaude pluie de Bretagne. Ce fut comme un électrochoc. Il s'éveilla de sa torpeur. Vite, vite, ne pas perdre la clef de contact. Il l'aimait, il devait la suivre. Pendant un court moment, il se vit à nouveau dans le rôle du chanteur abandonné, c'était commode et princier. Mais, aussitôt il se reprit, il devait la rejoindre. Cette fille-là, elle est terrible, se dit-il. Il se mit à chanter. C'était elle qui avait arrêté sa vieille Citron devant *L'Hôtel du Jour de fête*. Quelle mélodie allait-elle lui jouer ? Il sauta dans son impériale et fit crissler ses pneus.

Option 3

Depuis quelques minutes, son cœur faisait boum. Il considéra cet état comme un retour de boomerang. Tel un oiseau quand le printemps revient, il ne se sentait plus de joie (je ne me souviens plus s'il s'agissait d'un corbeau paradant sur un arbre ou d'un aigle surgi d'un tableau du Caravage, peut-être ne s'agissait-il que d'un condor qui passait simplement, accompagné à la flûte péruvienne.) Comme un faucon à qui l'on vient d'ôter son chaperon, il devina qu'il était à nouveau libre d'aimer, que l'amour ne l'avait pas oublié. Oui ! il était sûr que jamais il ne l'abandonnerait. Il refusait toute fin prématurée ou pas, croyait encore à l'invisible étincelle. Donner, c'est donner, reprendre, c'est voler. Sans elle, qui aurait-il pu devenir ? Alors, pour conjurer le sort, dans la nuit, se croyant à Rome, par trois fois, il cria : *Émilie ! Émilie ! Émilie !* Trisser n'est pas tricher. Leurs deux cœurs allaient-ils faire boum à nouveau ?

Le sien avait toujours fait boum. À la seule perspective d'un baiser, il se mettait à battre la chamade, il frappait violemment contre sa cage thoracique, faisait un tel vacarme que sa gorge se serrait, et hop ! il était prêt à acheter un billet d'avion pour aller quérir ce présent de la bouche même d'une femme.

Et celui d'Émilie, dialogue de sourds, art de frapper autour du buisson ardent, ou, patience, le bonheur est au coin du lit nuptial ?

Option 4

La tonsure

Un jour, il confia à Antoine, un saint ami:

- Moi je vois Dieu au fond des yeux d'Émilie.

L'autre de rétorquer :

- Dieu est invisible.

- Oui !, répondit-il, mais je crois à l'invisible.

- As-tu vu l'invisible étincelle dont parle Musset ?

- Oui !, dans ses yeux.

(Quand il la provoquait du regard, pour rien au monde elle n'aurait desserré l'étreinte de ses yeux...)

C'est simple, dit-il. Ou bien elle me revient, ou bien je rentre au monastère.

XVI

L'Abbaye de Sept-Fons (Chapitre religieux)

Il ne lui restait plus que le refuge de Dieu. Il choisit donc l'Option 4 et se fit moine.

- Au monastère, cloîtré ? Qu'y ferait-il ?
- Puisqu'on vous dit qu'il devint moine ...
- Hum, oui, à sa façon ...

Il n'avait plus qu'une cellule, mais elle allait peut-être le faire renaître. En cas de retour de la femme aimée et prodigue, il ne repoussait pas l'idée du moine défroqué, la chandelle ne s'éteint jamais surtout si la porte est ouverte. En cas d'emprisonnement, il ne creuserait pas un tunnel mais se cacherait dans un sac de couchage. Mais il n'en était pas là.

Pour sa retraite, deux lieux différents retenaient son attention: l'ordre fondé au Mont Cassin par Saint-Benoît (avec un peu de patience, cela le mènerait peut-être, un jour, à Castalie) et, pour un bénéfice non ecclésiastique plus immédiat, l'Abbaye de Sept-Fons près de Moulins. Il se renseigna. À Nursie, il n'aurait droit de prononcer, chaque année, que deux mots, peut-être trois, par dérogation. Il y avait une haute probabilité qu'on ne le gardât pas en raison de son grand bavardage non toléré sur ce site du Haut Moyen Âge, pas encore numérisé. Il opta donc pour Sept-Fons où il se promettait de fabriquer des confitures, non pas de cul d'anges mais de bisous. Il pourrait également y devenir apiculteur. Il chanterait aussi, tout un été, peut-être même l'hiver suivant, mais il y avait fort à parier qu'on ne lui permettrait pas de danser. Il écrirait, encore et toujours, sa vie, son œuvre, il allumerait des cierges, il prierait pour éloigner le démon de la chair tant il continuait à rêver de l'amour d'Émilie à gogo.

Bien instruit par le Père, ses pairs et le Saint-Esprit qui les anime, dès matines il chantait les louanges d'une langue agile, perdue dans la crypte. Il mangeait lentement pour mieux se nourrir d'elle. Il lisait et méditait sur la place du livre dans la construction amoureuse. Il était venu pour prier. Trouverait-il, en étudiant les vieux manuscrits du monastère, la formule de l'amour profane, celle recherchée par des astrophysiciens qui n'auront jamais accès aux secrets de l'amour divin? En tout cas, fort de son amour pour Émilie, il allait refermer les neuf portes des Ténèbres et rouvrir toutes grandes les portes accueillantes de sa belle.

XVII

Épi-Émilie (*)

Voix au Chapitre

(*) C'est la seconde épi-Émilie que nous insérons dans l'un de nos récits. Rappelons qu'une épi-Émilie est un commentaire placé vers la fin d'une histoire d'amour, après ou avant le dénouement, et en complément de l'épilogue.

Question : dans le premier livre, consacré à la belle Émilie, y a-t-il eu dénouement ? Certes, mais ce ne fut peut-être pas celui escompté par l'auteur ou ses lecteurs. Dans cette histoire-là, en ce temps-là, nous écrivions que l'épi-Émilie avait une valeur générale dans le monde de l'amour global. Mais ici, présentement, dans cette histoire-ci, dans cette suite quasi musicale des rapports entre une femme désirée qui se donne à un homme affamé d'elle, puis se reprend, nous ne sommes plus dans le monde global. Les deux amoureux ont progressé, ils ont réussi à développer et à préserver une relation biunivoque, biophysique et biochimique, autrement dit, de véritables liens sensoriels et extrasensoriels, - pas numériques. Cette relation unique en son mode est devenue leur monde à eux. Émilie est toujours aussi mystérieuse, je n'ai pas perdu ma faconde. Mais abrégeons, voici ce que conclut céans la nouvelle épi-Émilie:

L'auteur, optimiste incorrigible, avait conclu sa première histoire, - à l'amour non consommé -, sur une note d'espoir. Il se disait prêt à aller chercher Émilie, s'il le fallait, jusqu'en Terre Adélie. Comme il l'avait prévu, on n'arrête pas la passion. C'est comme le retour des sept mercenaires, il est inéluctable au cinéma. Émilie ne s'est pas lassée de l'entendre parler

d'amour à tout bout de chants, elle l'a même encouragé dans cette voie. Aussi sa flamme, jamais éteinte, non seulement a continué à le chauffer, mais elle a même éclairé sa lanterne, un peu comme celle de Diogène. Aussi, si Diogène, en plein jour, cherchait un homme digne de ce nom, lui, dans sa nuit, laquelle avait une fâcheuse tendance à se prolonger, parfois dans des tripots où seul l'alcool lui donnait encore quelques rêves, - lui, l'amoureux incorrigible, plus chanceux, il a trouvé une femme admirable, adorable (c'est-à-dire, à adorer), si simple qu'elle l'attire et l'attise de tous ses feux. Elle se nomme Émilie. Serait-ce pure imagination ?

Si, pour Einstein, l'imagination est tout, pour les amoureux, l'amour est tout. Dans les deux cas, *c'est un aperçu des prochaines attractions de la vie*, la correspondance baudelairienne du Ciel en témoigne, sur cette *Terre même*. Ce fut d'ailleurs aussi le cas d'un chanteur abandonné, qui nous a quittés récemment, et a donc laissé des millions de cœurs, affamés, eux aussi, dans le noir, sans espoir. Gageons qu'il a souhaité et trouvé là-haut ce *paradis révélé*.

À propos de Paradis, c'est au moment précis où il achevait les dernières lignes de sa supplique à Émilie qu'il se souvint d'un poème prémonitoire qu'il avait écrit, pour elle déjà, justement parce qu'il caressait encore et toujours son vœu le plus cher de partir avec elle en week-end, au soleil, de préférence, en Italie, au Portugal, de préférence à La Baule, et de la laisser l'emmener. Voici cette poésie, son ballon rouge, gonflé à l'hélium et à l'oxygène, sans lequel il n'aurait pu goûter aux joies de la belle élévation.

*Le Lune était pleine
Elle était devenue ma reine
Mon cœur faisait boum
Je criais des zim boum badaboum*

*Dans notre Paradis
Je venais de vivre Émilie
Son nom ne m'était plus défendu
Elle était nue*

*Elle m'avait accueilli sur son sein
Je caressais encore ses reins
Nous aimions le péché
Je me mis à chanter*

Nous approchons de la fin de ce récit. Enfin, qui sait ? Avec les auteurs qui ne veulent jamais en finir, on ne sait jamais... Quoi qu'il en soit, il se demandait : « Pourquoi mon cœur fait-il boum en permanence ? »

Peut-être les lecteurs se le demandent-ils aussi ? L'intervalle entre deux battements de son cœur pouvait varier à l'infini, - c'était un silence en présence de l'amour ? - Il ne souffrait cependant d'aucune sorte de tachycardie. Son Apple Watch calculait régulièrement la variabilité de sa fréquence cardiaque.

Dans le règne animal, il ne savait où se classer, - le saurait-il à la fin du livre ? -, il n'avait pas d'ordre préconçu, et puis, ça n'était pas son genre, même si cette espèce d'énergumène avait conservé l'esprit du jeu des sept familles. Tout ça était bien mal embranché.

D'un livre à l'autre, j'insiste, Émilie et son amant ont progressé. Le merveilleux voyage de l'amour a débuté. C'est comme la course à la Lune, à l'espace, il y faut du temps. Ils ont des rapports physiques intermittents mais une relation spirituelle constante. Leurs ondes radio sont intactes, ils n'ont connu aucune brouille. Doit-on en conclure que tout est bien dans le meilleur des mondes, le leur ?

XVIII

Communiqué final

Rassure-toi, mon Émilie, j'en ai fini avec mes grands discours. Pour ton information, je ne fais pas délégation. Pour ne pas abuser, si tu me l'ordonnes, je garderai mes futures correspondances pour moi. D'ailleurs, lasse, tu pourrais, hélas, les considérer comme de bruyantes babilardes, j'en aurais de la peine, mais tu aurais peut-être raison. N'y voit cependant aucun présage, ni symptôme de peine, mon amour pour toi n'est pas un simple avis de passage. Avec effet d'annonce je t'envoie donc seulement une dernière petite bafouille, pas de celles que j'écrivais, enfant, à mes parents, depuis mes séjours bienheureux, en Angleterre (à eux je précisais qu'ils n'étaient pas obligés de me répondre, il suffisait qu'il ou elle m'envoyât un peu d'argent.)

Il ne s'agit pas non plus de l'un de ces poèmes en prose de mon adolescence, ils ont tous finis dans une poubelle, sauf un. Ni enfin, de l'une de ces missives que plus tard, j'enverrais depuis mes ambassades, en Espagne. J'allais devenir romanesque. Quand on est jeune, on est bohème. Que de mots, pas toujours les mêmes, des mots cousins cousus à l'encre noire pour dire 'je t'aime'. Je me souviens de merveilleux dialogues amoureux, assortis de jolies passes véroniques, au cours desquels m'apparaissaient les yeux bleu clair de ma bienaimée d'alors, en fait, je dois avoir la mémoire qui flanche, je ne me souviens plus très bien de la couleur de ses yeux, je me rappelle toutefois qu'ils étaient très beaux. Avec tout cela, ils étaient doux et flamboyants en même temps, un peu comme ceux de Michèle Morgan quand Jean Gabin, avant de l'embrasser, lui fait son compliment. Et pourtant, pourtant, un jour de pas de chance, elle héla un taxi dans les rues de Rome. Dans le véhicule jaune elle s'enfuit, un portrait du Christ dans ses mains, une croix en or sur sa poitrine.

Je vois encore la voiture démarrer, s'éloigner, devenir un point de plus en plus petit, minuscule. J'aurais voulu qu'un télégramme la rattrapât. Mais elle m'avait dit, je te retrouverai, et maintenant c'est du passé, comme dans les villanelles, n'en parlons plus, à la place chantons une cavatine, coquine, je suis fasciné par tes yeux marron. Promets-moi qu'à la Saint-Jean, nous danserons une valse musette, au bal, à Bougival. Pour te mettre en bouche, voici une petite fantaisie impromptue :

« Sur un bel accord de musette, pour protéger notre amulette amoureuse, nous aurons des amulettes. *Jouez, hautbois, résonnez, musettes.* Le soir venu, sur un bel accord de néons, nous jouerons les fiancés de Bro-Leon. Nous danserons encore quand la nuit nous surprendra. Non, tu ne pourras pas me couper la chemisette, sauf si tu me boucles dans ta musette. Et là, contre un joli baiser, je ne dirai pas non, ce sera dans notre musette. Puis, dans une maisonnette, tu sais, celle du petit Chaperon Rouge, comme tu le fis tantôt, *Dans mes bras, ma brune, Éclairée de lune, Tu te donneras ...* »

XIX

Fin de l'Éducation Sentimentale ?

Mais, lectrice, tu sembles dire : « c'est quoi ton message ? » J'y viens !

Ce n'est pas du cinéma, c'est juste que, lorsque je nous imagine ensemble, mes représentations de toi sont aussi fortes que celles inventées par Stanley Kubrick. Moi, en amour, je n'ai pas d'images d'Épinal, les seules que j'ai gardées, je les avais gagnées, enfant, à l'école, des paysages, des portraits, des rois et des reines.

Pour tout te dire, - mais pourquoi tout dire ? - je n'ai aucun mandat, je ne suis investi d'aucune mission, sauf peut-être de cette destinée impossible : fleureter avec l'irrationnel, t'aimer Toi, c'est un apostolat qui me convient. Dis ? Il est où l'amour ? Dans notre monde, le tien, le mien ? On n'a besoin que d'un petit rapport personnel pour s'aimer, un câlin, on peut recevoir tout le reste en prêt. Mais le don, où est-il ? Jésus est parti, il n'est pas encore revenu, Gandhi non plus, et pourtant, leurs messages étaient visibles partout, dans leurs maux, dans leurs bonnes actions, on les a déjà oubliés. Mais l'amour a-t-il besoin de messages ? J'ai tes yeux, j'ai tes lèvres, j'ai tes mains, ton dos, tes seins, rappelle-toi Baudelaire :

« Tes hanches sont amoureuses de ton dos et de tes seins, et tu ravis les coussins »

Inventer un nouveau mythe de l'amour ? Sur un air de valse de Strauss ? Oui, pourquoi pas ? Je ne suis pas du cru et ça ne sera pas du tout cuit, mais essayons ... Choisissons Weber. Et puis zut, comme tu dis, Émilie, puisque l'on se parle la même langue ... Je t'ai chanté ma chanson, tu me diras ? J'ai écrit tant de notes, il me plaît de t'envoyer,

encore, des billets doux, mes petits poèmes, pas des messages chiffrés, je ne sais plus compter, je ne sais pas coder, encore moins décoder, surtout pas les messages téléphonés, téléchargés d'avance, je n'aime pas les mots de passes, je leur préfère les passages aériens et les passe-partout, les maisons aux tours de passe-passe aussi, où les sens excités envoient des sms dans tous les sens. Pages, chérubins, vous qui savez ce qu'est l'amour, tournez, tournez les pages, n'oubliez pas la dernière de ce livre, elle arrive !

Aujourd'hui, je te réclame donc une lettre, tant pis, codée si nécessaire, ou habilement composée, pour déjouer les amateurs de jardins secrets, tu pourrais l'insérer en trompe-l'œil dans la presse spécialisée, - cela te serait aisé grâce à l'agence et au bel agencement qui est le tien. J'aurais pu faire appel aux services de Figaro, mais je ne suis pas ours, je dis plus d'un mot en un jour, je préfère être mon propre factotum. J'entends déjà la voix de Rosine chanter 'Une lettre...', la voici '. S'il le faut, je la chercherai dans *La Dépêche du Midi*, je poursuivrai mon chemin de croix et de croyant dans la Bible, je consulterai les exégètes, qu'ils me donnent signe, m'indiquent une direction, une adresse physique ou virtuelle, où ton pli m'attendra poste restante!

Toutes les chaînes et les flashes du monde câblé ne m'éblouissent pas, ils ne font pas partie de mon actualité. Moi, c'est plutôt la tendresse et les jeux amoureux que j'imagine avec ton esprit qui me séduit, ton âme qui me charme, ton corps qui m'affole, comme des ballons rouges qui s'échappent dans le bleu du ciel, comme une lumière blanche qui scintille au fond des cieux, comme un feu d'artifice qui annonce le bal. Après le passage sur Terre de Jésus, l'amour aurait dû être tout, Jean-Baptiste, le bras levé et l'index élevé par le jugement de Léonard suggère l'amour à l'infini. Il me suffit d'observer ton regard, si tu deviens amoureuse, sans un mot, tout sera dit. Ou alors, viens, assois-toi, toute seule, sur un banc loin du ban, comme une héroïne de Flaubert. À toi ma passion, à moi l'éducation sentimentale. Mourir de plaisir, bien sûr, mais, aussi, mourir de tendresse, couvert de baisers, à tes côtés.

XX

Dernière page

Dernière page ! Dernière page !

La dernière page est (enfin) arrivée !

(Ouf) Demandez la dernière page !

Le pli émilien tant attendu vient d'être livré à domicile. Youpi !

Je l'ouvre !

Tu as écrit : « Danse-moi, laisse tes mains sur mes hanches »

Adamo, Mathilde est revenue ! Je pars sans laisser d'adresse ... J'arrive au drugstore ...

C'est formi, formidable, je mets une nouvelle pièce dans le juke-box, je sélectionne, - pardon, je clique -, les disques défilent à toute allure, le pick-up s'arrête sur le dernier titre: *La Chanson du Jupon*, composée par la musicienne Euterpe sur un texte écrit en 1937 par un certain Clemens, comte de Barsac, poète de son état, à ne pas confondre avec les aventures dans l'Ouest du héros de Mark Twain. Outre le texte de sa chanson cavalière, reproduite ci-après de mémoire, notre Clemens écrivit deux recueils de poésie intitulés *L'éternel retour de la flamme et de la tendresse et Poème des retrouvailles et des épousailles*. Ces deux œuvres à caractère philosophique ont disparu lors de l'incendie qui ravagea le cœur du poète. De dépit, tel un adolescent à la recherche

du grand amour qui se fait attendre, il jeta tous ses poèmes dans un feu de cheminée. Mais, par bonheur, il nous reste la folle *Chanson du Jupon*, ce n'est pas une plainte. Écoutons-la ici-bas :

Mesdames, Messieurs, j'ai le plaisir d'amour facile, je vais vous interpréter
La Chanson du Jupon

C'était un coureur de jupon
Elle portait un joli cotillon
Il chanta: j'aime votre jupon
Ils dansèrent un petit cotillon
C'était l'époque des bourgeons
Elle lui tendit son joli menton

Il eut un frisson

Ils échangèrent des suçons

En gage d'amour elle lui donna sa poupée de chiffon

Récitatif

Elle s'éloigna ...

Que l'on ne s'étonne pas si l'interprétation de cette chanson est courte, plaisir d'amour ne dure jamais longtemps.

Il écrivit alors *Le Poème de la séparation* mis en musique par Érato sur sa guitare antique.

La chanson s'intitule : Jusqu'au bout ...

L'orchestre de chambre reprend :

Jusqu'au bout ...

La vie nous a fait nous connaître
Aujourd'hui un mauvais génie
Nous sépare
Il se fait tard
Je resterai le nez à la fenêtre
Pour que tu me régales de cette poésie
Sans fard
Avec art
Toi seule as mon secret
Je serai discret
Jusqu'au bout
Je prierai
Pour que tu reviennes
Pour que tu sois mienne
Sans regret
Jusqu'au bout ...

Encore raté ? Non, elle revint ...

à suivre ...

Allez! Encore un p'tit poème, à la Cyrano
Ah! Laissez-moi vous dire
Rien n'est trop beau
Lorsqu'il s'agit de Vous
C'est ma façon de vous aimer
Vous qui le méritez
Vous qui me donnez tout
Dès que paraît votre sourire

XXI

Un pays inconnu

« *Entrer dans un pays plus inconnu encore que la poésie* »

Yannick Haenel

Une nuit où la Lune était pleine ... En effet, six mois plus tôt, alors que Pluton, le gardien des ténèbres s'était assoupi, la Lune avait eu un rendez-vous secret avec le Soleil et s'était retrouvée enceinte. (Le Soleil n'avait pas vu la Lune, mais la Lune était là, et elle conçut de façon immaculée. Comme quoi, il n'y a pas d'astre éteint. Comme espéré tout le long de cette histoire en vers et en chansons, on peut voir renaître un ancien volcan, la Lune est capable d'engendrer des montagnes, des forêts, et pourquoi pas des îles au trésor. À son tour, si elle arrive à débaucher le rat de la fable qui s'est retiré dans un fromage, la fille aînée de la Lune, la Montagne Pelée, pourra accoucher d'une souris ... Les mystères de la reproduction biologiques sont beaucoup plus complexes que ceux de la photographie digitale. Je ne comprends pas mon iPhone 11 que j'ai surnommé Apollon 11, mais j'adore les photographies qu'il prend, c'est un vrai satellite naturel, conçu, pour la première fois, par une intelligence artificielle.)

Mais revenons vers l'un des moutons dessinés par Saint-Exupéry, façonnons la dernière mouture des pérégrinations de l'amoureux d'Émilie. Laissons le entrer.

Bref, durant cette fameuse nuit où la Lune lui apparut toute ronde et pleine d'espoirs, il la pria avec ferveur de bien vouloir lui envoyer des ondes favorables. Or, ces ondes se transformèrent en particules. Tout à coup, il se sentit à nouveau rempli d'énergie, son inertie temporaire,

- jusque-là engendrée par la masse des inconnues qui sillonnent son idylle -, son aboulie, son inaction, disparurent complètement, sa vitesse pour rejoindre Émilie se rapprocha de celle de la lumière, l'espace et le temps se virent tous deux réduits à une portion congrue, et c'est ainsi qu'il résolut le problème de faire cohabiter son amour pour Émilie et sa vocation tardive pour la vie monacale.

En fait, soit dit en passant, cette vocation s'était concrétisée tardivement, mais, telle une passion inassouvie, elle habitait son cœur depuis toujours.

Maintenant, nous arrivons à la fin de notre histoire, les lecteurs intrigués se demandent certainement comment notre sempiternel amoureux va concilier l'amour d'une femme et la passion pour le Christ. Alors, une fois pour toutes, finissons-en avec les digressions, (sources de diversion et donc de liberté il est vrai) et exposons, en chantant le Cantique des cantiques, notre théorie qui résout le problème sentimental et physique du coureur des bois peuplés de jupons. Car, dans notre conte qui s'achèvera bientôt dans la bonne humeur et les chansons de geste, il ne s'agit, ni d'une tragédie grecque ni d'un récit romantique du type *Love Story* ou *La Traviata*. Nous restons bel et bien dans le domaine du romanesque. Ainsi, la seule façon pour notre héros d'être tout entier à Émilie, sans pour autant courir le risque de la lassitude réciproque, c'est d'avoir recours à l'ubiquité, ce don développé par Dom Juan quelques siècles auparavant. Ainsi il pourra à la fois aimer Émilie en permanence, tendrement, physiquement, à sa demande, jusqu'à plus soif, et devenir un bon moine, un fou chantant, psalmodiant en grégorien, à l'Abbaye de Sept-Fons, le jour des Rois, une incantation en usage dans les Ardennes.

L'ubiquité, oui, c'est bien beau, mais, dans la pratique, comment fait-on ? - nous diront les lecteurs ... Notre amoureux devient tout

simplement un électron libre. Et qu'en pense Émilie ? Elle finit par succomber aux assiduités de son galant, ils chanteront le temps des cerises, et comme tous les amoureux du monde, aux matins de tout l'Univers, ils ne feront rien qu'à s'émerveiller.

Si vous aimez les étoiles et les planètes, si vous aimez encore et toujours l'amour, vous pourrez apercevoir, de nuit, été comme hiver, la constellation « *Émilie et son amoureux unis à jamais* ». Cette pléiade est la 90^{ème} répertoriée dans la Voie Chocolatée par les sept poètes. Elle est voisine de la 89^{ème} constellation appelée « *Delphine et Ludovic* » dont l'histoire a déjà été rapportée par l'auteur dans l'un de ses livres précédents. Comme cette dernière, elle se situe non loin de la grande Ourse.

Il subsiste encore une inconnue, dira-t-on ? Oui, c'est le principe d'incertitude. Pour un scientifique, je l'admets, il n'est déjà pas facile de prévoir les mouvements erratiques d'une particule, elle peut évoluer le long des golfes clairs, ou comme le cours d'un fleuve pas tranquille, ou pire encore, comme la cotation d'une valeur plus que mobile, la bourse ou la vie... Alors, imaginez ce que ce serait de vouloir anticiper les déplacements d'un électron libre ! Tout ce que je sais, c'est que, lorsque notre homme amoureux n'est pas avec sa belle, je veux dire, lorsqu'il prie ou fabrique du miel et des confitures au monastère, il se transforme en onde pour la rejoindre illico, là où elle se trouve. Il lui envoie des vagues annonciatrices de la tempête passionnelle qui se prépare en lui. Ainsi, elle ne se sent jamais seule et s'apprête à l'accueillir, à tout moment, en son giron, sur son sein blanc. Dans le cas inverse, s'il est auprès d'Émilie, il se transforme à nouveau en onde, mais cette fois, pour aller, en même temps qu'il lui parle d'amour, - ce dont elle raffole -, surveiller ses ruches ou la cuisson à l'ancienne de sa confiture de bisous.

Quoiqu'il advînt, tentation ou peur de l'amour, son cœur continuerait à faire boum, la pendule ferait tic-tac et le chat Timal, chapardeur,

à l'affût, coulerait des jours heureux. Et le cœur d'Émilie ? Il fait chorus avec celui de son amant, il fait boum. Indubitablement, ces deux têtes folles bénéficient d'affinités électives. Dès leur première conversation téléphonique, dès leur première rencontre, ils se reconnaissent. Aussitôt, ils utilisèrent des codes biunivoques. Depuis, ils les appliquent admirablement dans leurs échanges.

Maintenant, il faut bien conclure pour de bon : tout au long de notre histoire, nous avons eu à faire à un croyant qui, pour le meilleur et pour le pire a décidé de concilier la science et la foi, c'est peut-être cela la Connaissance. Théâtralisons. Dépêchons-nous de croquer à nouveau dans la pomme d'amour !

FIN

Achevé d'imprimer en décembre 2019
par la Sté ACORT Europe
www.cogetefi.com

ISBN : 978-2-36087-001-1
Dépôt légal : novembre 2019

Imprimé en France

Quand mon cœur fait boum

Nous ne savons pas si l'humanité est au centre de l'Univers. Mais ce que je sais, c'est que la femme est au centre du monde de l'homme.

Dans cette suite du Sens de la Désorientation, où l'héroïne, Émilie, est encore plus belle, la fantaisie est toujours présente, la poésie aussi. Est-ce un conte à dormir debout ? une bonne nouvelle, extraordinaire, le retour en force de l'amour ? C'est un beau roman, c'est une belle histoire, une fugue, Émilie venait de Bretagne, il venait de nulle part, Émilie est-elle prête à aimer et à être aimée ? Personnages de fiction réelle, puisque la vraie vie des amants de la Saint Jean, amants de rencontre, est aussi dans ce livre, dans la pièce, ou le film, que se joue l'auteur, amoureux en permanence. On peut parler de véritable *déboussolement*.

« *Quand mon cœur fait boum* » est le 21^{ème} livre de Luc Delfosse

www.parfumdelivre.com
www.lucdelfossebooks.com



Couverture : Pomme d'Amour, Liliane Silva Le Fur
(Coll.Privée)

ISBN : 978-2-36087-001-1

Prix : 22 €